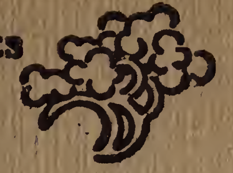
PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE



LOUIS DIMIER

L'Hôtel des INVALIDES

Paris

L'Hôtel des Invalides

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

PARUS :

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet.

Le Château de Coucy, par E. Lefèvre-Pontalis.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée.

Le Château de Rambouillet, par H. Longnon.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux.

Le Château de Vincennes, par le Capitaine F. de Fossa.

L'abbaye de Moissac, par A. Anglès.

EN PRÉPARATION :

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury.

La Cathédrale de Coutances, par E. Lefèvre-Pontalis.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule.

La Cathédrale d'Amiens, par Pierre Dubois.

La Cathédrale d'Auxerre, par Camille Enlart.

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran.

Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *
Publiées sous la direction de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

L'Hôtel des Invalides

PAR
Louis DIMIER

Ouvrage illustré de 42 gravures.



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6



Photo Neurdein.

Vue des Invalides du côté de la Place Vauban.

INTRODUCTION

Les Invalides comptent au nombre des plus beaux monuments de Paris et du monde.

Ils renferment des chefs-d'œuvre de l'art ; cependant, c'est à peine si le public s'en doute. Dans la visite qu'on fait à ce monument, l'attention donnée au tombeau de Napoléon empêche de regarder le reste. Ce reste est presque tout : c'est donc surtout ce reste qu'une description des Invalides aura pour résultat de faire connaître au lecteur. Elle l'obligera de considérer l'un des chefs-d'œuvre de l'art français à la fin du règne de Louis XIV, et le plus

parfait échantillon du style qui produisait à la même époque les décorations du Vœu de Louis XIII à Notre-Dame de Paris et la Chapelle de Versailles.

La première description connue des Invalides est celle de Lejeune de Boullencourt parue en 1683 sous ce titre : *Description générale de l'Hôtel royal des Invalides*, avec un grand nombre de planches. En 1702 et 1706 Félibien des Avaux publia deux volumes in-12 intitulés, l'un : *Description de la nouvelle église de l'Hôtel royal des Invalides* ; l'autre : *Description des peintures et des divers autres ornements de l'Église royale des Invalides.* Ce second volume, formé des additions que le progrès des travaux en cours obligeait de joindre au premier, parut en même temps petit in-folio, avec des gravures de la plus grande beauté. Enfin l'ouvrage de l'abbé Pérau : *Description historique de l'Hôtel royal des Invalides*, in-folio 1756, avec des gravures de Cochin père, fut comme la publication officielle et dernière de tous les ornements et de toutes les peintures que cet édifice contenait.

Le grand nombre de petits guides imprimés depuis un siècle pour le service des visiteurs ne fournirait ici qu'une revue inutile. Ces livrets se copient les uns les autres ; tout au plus quelques-uns se font-ils rechercher en témoignage de l'état où se trouvaient les choses quand ils parurent ; encore ce témoignage est-il fort incertain.

Des trois notices qui sont aujourd'hui dans le commerce, une seule demande d'être signalée. Elle est de M. Vacquier, et porte ce titre : *Visite aux*

Invalides ; l'église Saint-Louis, histoire et description avec plan détaillé, lettre-préface de Roger Lambelin.

Ce qui la rend intéressante et lui donne une place jusqu'à présent unique dans les descriptions de cet édifice, c'est qu'elle contient un grand nombre de renseignements pris dans les Comptes des Bâtiments du Roi, où personne encore ne les était allé chercher. Il est fâcheux que, soigneux et précis comme il est, l'auteur ait ignoré plusieurs des changements survenus dans la décoration de l'église du Dôme, et soit ainsi tombé dans des fautes que de moins érudits n'ont pas commises. Telle qu'elle est, cette notice est précieuse par le grand nombre des noms d'artistes qu'elle donne.

A ces sources de renseignements, il faut ajouter des communications faites à la Société de l'histoire de l'Art français par M. Fursy-Raynaud, par M. Carle Dreyfus et par moi (*Bulletin de la Société. Année* 1908, *mars*, *avril*, *juin*).

Pour le musée d'Artillerie, installé dans l'Hôtel, et dont ce livret mentionne les principales pièces, on le trouve décrit au complet dans l'excellent catalogue du colonel Robert, 5 volumes in-12, 1889 à 1893, avec supplément du colonel Bernadat. Le tome second, qui contient les armures, a paru en seconde édition, avec quelques corrections importantes.

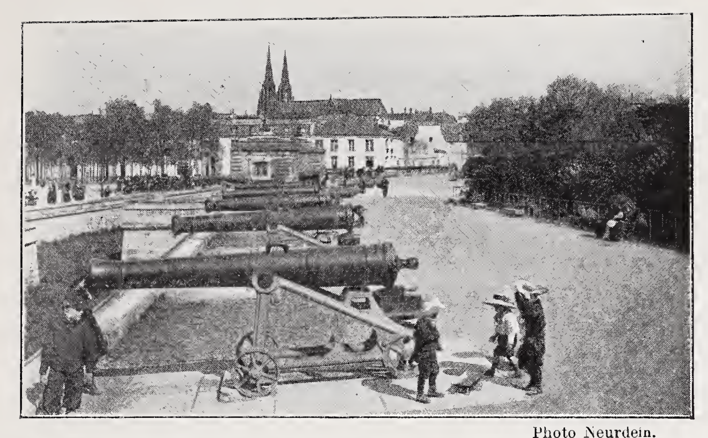


Photo Neurdein.

LES VIEUX CANONS DU CÔTÉ DE L'ESPLANADE.

L'HOTEL DES INVALIDES

I

HISTORIQUE

Louis XIV est le fondateur de l'Hôtel des Invalides. Henri IV et Louis XIII avaient fait avant lui le projet d'une fondation de ce genre, le premier dans les bâtiments de l'hôpital de Lourcine, le second dans le château de Bicêtre.

Jusque-là les soldats prenaient leurs invalides dans les monastères, où on les nourrissait sous le nom d'oblats. En dépit de la surveillance royale

qui s'exerçait à cet endroit, cette pratique donnait lieu à d'assez grands abus, que de bonne heure on souhaita de faire cesser. De curieux documents montrent que dès le XIIIe siècle Philippe Auguste avait fait le plan d'une retraite pour ses invalides.

Le difficile était d'ordonner la rentrée, sous forme de fondations dans un hôtel unique, des charges assumées par les monastères dans tout le royaume. L'ordre mis dans l'armée par Louvois et dans les bureaux par Colbert permit enfin d'atteindre à ce résultat. Un plan fut arrêté. Le 24 mai 1670, une ordonnance royale annonçait la résolution de Louis XIV.

Les invalides furent logés d'abord dans une maison de la rue du Cherche-Midi, en attendant que fût achevé le magnifique hôtel qu'on préparait. Le roi ne voulut pas que la dépense en retombât sur ses sujets. Des épargnes prolongées pendant plusieurs années sur le service de la guerre, y pourvurent.

La première pierre de l'édifice fut posée le 30 novembre 1671. En 1676, on y transportait les Invalides. L'église du Dôme ne fut élevée qu'un peu plus tard. On y travaillait dès 1679, et on voit qu'elle était à peu près terminée en 1706.

Il faut considérer l'état où se trouvait alors l'art français. La mort de Lebrun survenue en 1690 n'entraîna pas leur décadence comme le répètent nos manuels d'histoire. Elle eut seulement pour effet de faire passer l'influence principale, et, si l'on peut dire, le sceptre des arts aux mains de Jules Hardouin-Mansard. Aucun autre ne pouvait le lui

disputer; seul il pouvait être comparé, et pour le



Coupe du premier projet de l'Église du Dôme.
D'après la gravure de I. Marot.

mérite dans sa sphère, et pour les aptitudes géné-

rales, à Lebrun. Il était architecte du roi ; bientôt la charge de directeur des Bâtiments mit en ses mains l'autorité.

Un architecte remplaçait donc un peintre à la tête de la production des arts. En d'autre temps, ce remplacement fut fâcheux; il appauvrit et dessécha, il fit régner sur les libres inventions où les arts d'imitation se plaisent, le contrôle de censeurs pointilleux et bornés. De nobles générations d'artistes en ont pâti; les plus faibles y ont entièrement succombé. Au contraire, dans cette circonstance, la direction d'un architecte fut heureuse ; elle n'engendra que de bons effets. Cette période compte précisément parmi les plus brillantes de l'art français ; elle vit certainement l'apogée des styles élaborés sous Louis XIV. Il faut en chercher la raison dans l'importance nouvellement prise par les arts d'ornementation. Cette importance venait de leur excellence et de leur récent perfectionnement. Au-dessus des habiles praticiens de ces arts, l'architecte figurait moins en maître qu'en syndic général de l'art décoratif.

Lui-même était acquis aux idées que professent naturellement en fait de décoration des bronziers, des ébénistes, des sculpteurs d'ornement. Sous lui, ces diverses professions purent travailler avec une entière liberté et conformément à leurs règles, qui par un renversement remarquable influencèrent l'architecture. Si l'on demande la cause première de cette situation, il faut répondre qu'elle est dans l'essor incroyable, unique dans l'histoire,

gloire insigne de l'ancienne monarchie, qu'avaient pris aux Gobelins, dans les derniers vingt ans, toutes les branches de l'art décoratif. Cette manufacture ne fabriquait pas seulement les tapisseries, elle était aussi un atelier du meuble, de l'orfèvrerie et de bien d'autres choses : on y entretenait jusqu'à des graveurs. La supériorité pratique et les lumières que les ouvriers de l'ornement y acquirent, leur donna dans l'œuvre générale une situation qu'ils n'avaient jamais eue.

De là naquirent les styles de la Régence, qui commandent toute la période de Louis XV, styles éminemment riches, variés et élégants. L'architecte Robert de Cotte en reste le représentant. Il était élève de Mansard ; il fut héritier de ses papiers, il a conduit plusieurs de ses ouvrages : après sa mort, il les acheva ; tel est le cas entre autres des Invalides. Or, entre le style bien connu d'appartement de Robert de Cotte et celui des grands édifices de Mansart, les ressemblances sont remarquables. La peinture y perd de l'importance qu'elle eut sous la direction de Lebrun ; la sculpture d'ornement y prend une place éminente. Une grande légèreté d'effet en résulte. Comme rien n'y est perdu de la majesté splendide acquise dans la période précédente, il s'ensuit pour les ouvrages de ce temps une réunion de qualités aussi satisfaisantes que rares.

Le premier projet de Mansard pour la chapelle du dôme des Invalides éliminait presque complètement la peinture. L'ornement sculpté devait four-

nir presque toute la décoration. Une autre différence de ce qui s'exécuta avec les plans projetés à l'origine, consiste dans la substitution d'une coupole double à la coupole simple gravée dans Lejeune de Boullencourt. Il paraît bien que ce changement eut lieu dès 1680.

Alors fut résolue la double décoration de la calote du dôme et d'une coupole ouverte au-dessous, divisée à côtes de melon formant douze compartiments. Chacun de ces compartiments dut contenir un ange en bas-relief. Vanclève, Dedieu, Legros, Lespingola, Hurtrelle, Regnard, Coustou, Flamen, Mélo, Lecomte, Garnier, Slodtz, Martin et Lapierre en furent chargés en 1692. Les quatre pendentifs ou *panaches* sous le tambour de la coupole, devaient aussi recevoir des bas-reliefs. Avec les mentions de ces travaux dans les Comptes, nous en tenons divers dessins au Cabinet des Estampes de Paris. Tous ces projets furent changés : quant à la coupole en 1702, quant aux pendentifs en 1704. La sculpture fut abandonnée ; des peintres furent chargés de remplir ces espaces. L'effet de légèreté qu'on recherchait et qui risquait de tomber dans la froideur par ce grand abus de pierre sculptée, fut heureusement maintenu dans de justes bornes. A la fois dégagée et ornée, la chapelle du Dôme réalisa pour le plaisir de nos yeux le même parfait équilibre qu'on admire dans les autres ouvrages du temps.

A ces changements de plan intérieur, il faut joindre l'abandon qu'on fit de tout un ensemble de bâti-



Projet d'une place pour l'Eglise du Dôme aux Invalides,
par Mansard.
Extrait de l'ouvrage : *Description de l'Eglise royale des Invalides*,
par Félibien.

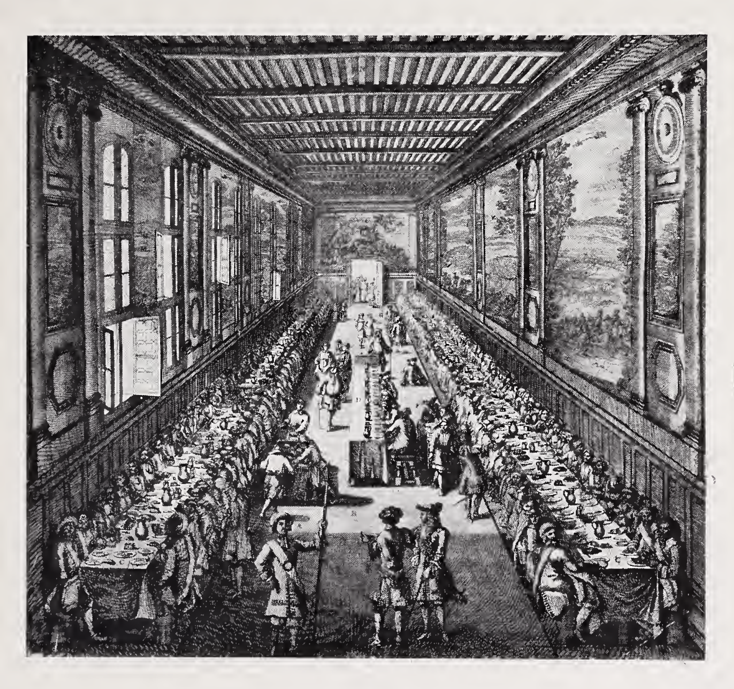
ments dont Mansard avait eu dessein d'accompagner les dehors de son œuvre et qui en faisaient comme la présentation.

C'était, pour emprunter la plume de Félibien, « deux édifices ornés de galeries ouvertes au dedans de la place, et soutenus par des colonnes, pour former deux péristyles. Quatre pavillons plus élevés les accompagnent. Deux sont attachés aux extrémités de la principale face de l'hôtel des Invalides, et les deux autres commandent sur un large fossé qui ferme le devant de la place par diverses portions de cercle, et qui s'unit par des lignes droites aux autres fossés des Invalides pour enfermer ensemble l'Église et l'Hôtel. Les galeries ou péristyles serviraient avec les pavillons à cacher les bâtiments les plus bas de l'hôtel des Invalides et accompagneraient avec plus de dignité la principale face d'un édifice aussi considérable qu'est l'église de cet hôtel royal. »

Cet ensemble eût rappelé quelque chose des colonnades du Bernin au devant de Saint-Pierre de Rome. Quant à l'église proprement dite, il n'y manqua bientôt plus que quelques derniers ornements. La mort de Mansard, survenue en 1708, n'interrompit en aucune façon les travaux. Robert de Cotte les poursuivit et les conduisit à leur terme. Quand cet artiste mourut à son tour, il n'y manquait plus que les statues de marbre réclamées par la décoration des chapelles.

Ces statues n'avaient d'abord été exécutées qu'en plâtre. Contradiction remarquable : peu d'édifices

de l'ancien régime ont été comme les Invalides menés de suite et d'un seul jet; cependant les derniers de ces marbres ne furent posés dans l'église du Dôme, qu'à la veille de la Révolution.



L'ancien Réfectoire des Invalides,
(aujourd'hui Musée d'artillerie)
d'après la gravure de Lepautre.

Les Invalides devinrent tout de suite l'objet de l'admiration de la France et de l'Europe, tant à cause de l'institution même, que pour la magnificence de l'édifice, en qui se rendait sensible la beauté de

l'institution. Des récits de visite royale accomplie dans l'incognito y mêlaient leur prestige. Louis XIV y vint de Meudon à l'improviste en 1699. Gouverneur, lieutenant du roi, officiers de l'état-major étaient précisément absents. Accompagné du seul Mansard, le roi visita l'église du Dôme alors en cours d'exécution, traversa celle des soldats, s'arrêta sous le péristyle à considérer la maison, sans que personne lui rendît aucun honneur. Ceux qui croyaient le reconnaître n'osaient. Le doute fut dissipé quand, au moment de sortir, on vit un détachement de gardes du corps qui le cherchaient environner tout à coup son carrosse. Le gouverneur Desroches fut le lendemain à Versailles porter ses excuses au roi. Le roi répondit avec bonté qu'il n'était venu ainsi sans être annoncé, qu'afin de tout voir plus tranquillement.

Peu après Louis XIV revint avec les princes et les princesses et parcourut tous les services. Dans la boulangerie les princesses voulurent goûter du pain des soldats. Comme elles ne le trouvèrent pas trop bon, il fut décidé sur-le-champ qu'on s'en procurerait de meilleur.

Quand en 1717 l'empereur de Russie Pierre le Grand fit à Paris son fameux voyage, on ne trouva rien de plus digne de sa visite que les Invalides. Le gouverneur était alors Lefort.

Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,

lui dit-il dans la *Pétréide* de Thomas. En marque

de contentement de tout ce qu'on lui fit voir, l'empereur voulut boire avec les soldats.

Autre date mémorable : c'est en visitant les Invalides, en 1771, que le roi de Suède Gustave III apprit sa succession au trône, et commença ce règne dont la fin devait être si tragique.

La Révolution opéra en partie la ruine de la décoration du Dôme. Dubois-Crancé appelait l'hôtel « une grande prison ». On en fit le temple de Mars ; tout ce qui pouvait se transporter en fait d'objets de sainteté en fut exclu. Il ne devait plus servir à autre chose qu'à la proclamation des victoires et à des cérémonies militaires. Napoléon premier Consul y prenait part. Le 1er vendémiaire an IX, on y transporta les restes de Turenne. Le Concordat le rendit enfin au culte.

Napoléon songea dès lors à réparer ce magnifique ouvrage. Il fit le projet d'un baldaquin nouveau, en remplacement de l'ancien, morcelé et fondu. Il est remarquable qu'en 1823 ce projet de baldaquin suivait son cours. Un guide du temps écrit superbement à ce sujet : « Le style des anciennes colonnes torses était peu en rapport avec le genre d'architecture qui décore le pourtour de ce superbe édifice. Le plan primitif a reçu quelques modifications qu'exigeait le bon goût et la perfection à laquelle les arts sont parvenus de nos jours. »

En 1807, les Invalides reçurent un monument à Vauban, dans lequel fut placé son cœur. Ce monument et celui de Turenne furent dressés dans les deux chapelles principales, dont on mura vilai-

nement les vitraux. Ces chapelles ravagées ne furent plus que l'ombre d'elles-mêmes.

Mais tous ces changements étaient peu de chose au prix de l'installation qu'on fit sous Louis-Philippe du tombeau de Napoléon sous le Dôme. Elle eut pour effet, en perçant le sol de l'église sur un espace égal à celui de la coupole, d'ôter aux regards le repos qu'ils cherchent naturellement à la base de toute architecture. Toutes les proportions sont rompues, et l'impression de désolation est extrême. De quelque majestueux appareil qu'on ait souhaité d'environner la cendre de Napoléon, rien n'excuse aux yeux des gens de goût l'emploi d'un moyen en soi moins imposant qu'étrange, et ce saccage barbare d'un monument.

Le second Empire en vit la suite s'étendre dans les chapelles. Celle de Saint-Augustin recut un sarcophage du roi Joseph. Aménagée pour recevoir les cendres du roi de Westphalie, celle de Saint-Jérôme eut ses bas-reliefs dorés, les fenêtres de sa coupole murées, et l'une des niches alentour remplie par le tombeau du prince. Quoiqu'on ait récemment rouvert les fenêtres de cette dernière chapelle, il faut avouer qu'en général l'effet de ces adjonctions est des plus malheureux.

Dans le reste des bâtiments, le musée d'Artillerie, établi en 1871, entraîna d'autres transformations. Les anciens réfectoires décorés de peintures furent pris comme salles d'exposition. On établit les réfectoires dans d'autres parties des bâtiments, que la diminution du nombre des invalides rendait

vacants. D'autres parties du musée ont trouvé également place dans ces dépendances.

Le second Empire avait fait le projet de vastes décorations de peinture sous les portiques de la cour Royale. Elles sont restées inachevées. Enfin la suppression de l'institution même, décrétée le 25 janvier 1903, achève de changer l'aspect de cette maison. Elle ne contiendra bientôt plus d'invalides, et les fameux petits jardins de l'Esplanade, cultivés de leurs mains, que les Parisiens citaient comme une curiosité, ne seront plus désormais qu'une pièce du musée.

II

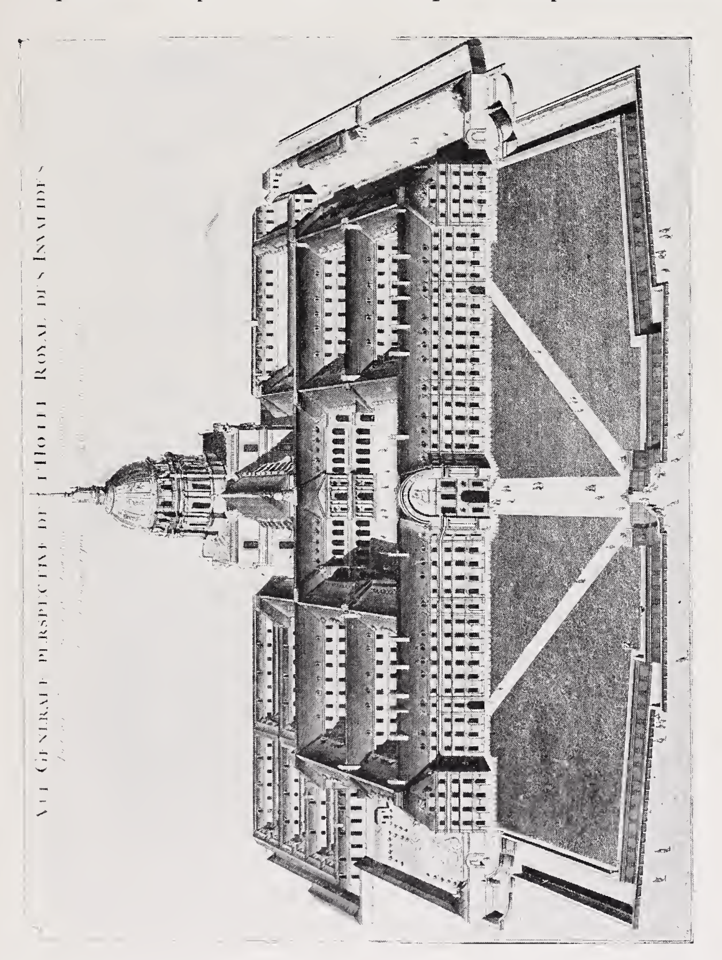
DESCRIPTION DE L'HOTEL

Les Invalides présentent, du côté de l'Esplanade, une longue façade de quarante-cinq fenêtres, donnant sur un espace moyen occupé par les petits jardins des invalides. Cet espace est environné de fossés et soutenu par un mur qui porte une balustrade. Ce mur a des bossages de distance en distance, et se termine de chaque côté à des demi-lunes en bastion. De chaque côté de la grille d'entrée sont deux guérites de pierre ornées des armes de Louis XIV et couronnées de grenades qui éclatent.

Le long du fossé, on a placé un grand nombre de canons anciens, français et étrangers, d'une fonte magnifique et qui offrent pour la plupart des ornements exquis. Quelques-uns sont encore montés sur affût. On les a tirés jusqu'à ces derniers temps, pour annoncer au peuple de Paris les événements mémorables.

Dix gisent à gauche sans affût. C'est d'abord une petite pièce aux armes et devise de Louis XIV

avec le nom du comte d'Eu. Suivent huit grosses pièces turques ou barbaresques : la première et la



Vue cavalière de l'Hôtel des Invalides
d'après la gravure de Lucas.

dernière fondues par Dupont, fondeur français ; la dixième est un canon chinois. Sur affût sont ensuite

deux canons autrichiens fondus par Balthazar Hérold, quatre prussiens signés de Jean Jacobi de Berlin. Le dernière pièce ornée est un mortier barbaresque.

Un second échantillon de celle-ci se trouve à l'autre bout de la terrasse du côté du couchant. En revenant de ce point extrême vers la porte, du côté droit, on trouve les mêmes canons prussiens au nombre de quatre, un canon danois richement orné, un sans devise avec une profusion de sculptures. Enfin, couchés à terre et sans affût, neuf turcs ou barbaresques, dont un signé Dupont, et le petit canon au nom du comte d'Eu.

Un peu en arrière de l'entrée sur la gauche est la statue du Prince Eugène par Dumont, autrefois dressée sur le boulevard de ce nom, nommé aujourd'hui boulevard Voltaire.

L'ancienne patte d'oie conservée conduit de l'en-l'entrée aux trois portes de l'édifice. Celles des extrémités avoisinent deux pavillons qui terminent la façade au levant et au couchant. Dans l'angle de ces pavillons ont été mises quatre statues d'esclaves de bronze qui ont fait partie de l'ancien monument élevé à Louis XIV sur la place des Victoires. Avec les bas-reliefs conservés au Louvre, elles en sont les derniers vestiges, et l'ouvrage de Desjardins.

Toute cette façade est extrêmement simple. Une corniche la coupe au-dessus du second étage. Par dessus est une attique ; et les mansardes dans le toit épousent la forme de trophées romains.



Photo C.-M. Paris.

Façade des Invalides, (du côté de l'esplanade), par Libéral Bruant.

Quelques bossages seulement rompent la monotonie de l'ensemble. Le pavillon du milieu est



STATUE D'ESCLAVE, PAR DESJARDINS,
provenant de la place des Victoires.

orné d'un ionique de quatre pilastres accouplés. Ces pilastres soutiennent une plate-bande en arc de la hauteur du toit, toute décorée de trophées, qui entoure un bas-relief de Louis XIV à cheval sur un piédestal accosté de la Prudence et de la Jus-

tice. La figure du roi est de Cartellier et refaite en 1815. L'ancienne était, ainsi que les deux Ver-



Statue d'esclave, par Desjardins, provenant de la place des Victoires.

tus, l'œuvre de Guillaume Coustou père en 1735.

Le même artiste a montré ses grands talents dans les statues colossales de Minerve et de Mars placées de chaque côté de cette porte. Le visiteur

moderne a honte de l'état de saleté dégradant où les bureaux ont laissé tomber ces statues.

L'architecture est de Libéral Bruant, et ne mérite qu'un éloge ordinaire. Cet architecte a donné tous les plans, excepté ceux de l'église du Dôme. Dans la cour Royale son ouvrage comporte une loge ouverte de deux étages en arcades, coupées de quatre pavillons au milieu des quatre côtés.

Le pavillon d'entrée a dans son rez-de-chaussée un vestibule soutenu de quatre colonnes isolées et de seize engagées d'ordre ionique. Le pavillon principal au fond fait la façade de l'église. Il a dans chacun de ses étages huit colonnes ioniques adossées, et les armes de France en fronton. Au second, devant la fenêtre du milieu, on a placé la statue de Napoléon en petit caporal par Seurre, qui figura quelque temps au sommet de la colonne Vendôme.

Sous les portiques règne la série de peintures inachevée représentant des scènes de l'histoire de France, que le second Empire avait commandées à Bénédict Masson. Personne ne regrettera que les circonstances aient suspendu l'effet de cette commande. De plus les mêmes portiques ont reçu, aux environs de l'entrée de l'église, de grandes copies sur toile des Chambres du Vatican de Raphaël, par Balze. Sur l'une d'elles est collée une lettre autographe d'Ingres à la louange de ces copies. Cet autographe souillé et à demi déchiré, ajoute à l'air de misérable abandon que ces toiles jetées là comme dans un magasin, donnent à cette partie de l'édifice.

Trois cours s'étendent derrière les ailes de



Photo Neurdein.

Portail de l'Hôtel des Invalides, du côté de l'esplanade
Sculpture de Guillaume Coustou.

chaque côté de la cour Royale, et composent avec

elle le principal de cette maison. D'autres annexes diversement agencées et remaniées au cours des âges, augmentent l'importance de cet amas de bâtiments, où logent aujourd'hui plusieurs sortes de services.

Deux musées, le musée d'Artillerie et le musée Historique de l'Armée, sont établis dans les anciens réfectoires des Invalides. Ces réfectoires, au nombre de quatre, s'étendent le long de la cour royale dans les bâtiments des côtés.

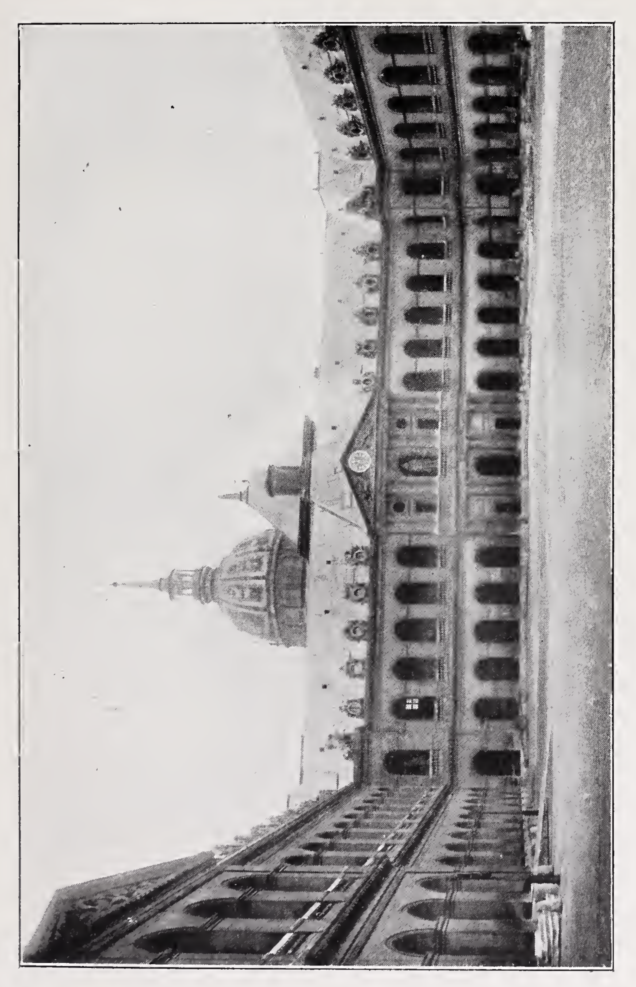
Ils sont ornés d'un ionique de pilastres accouplés fort simple, entre lesquels se déploie, faisant face aux fenêtres, une suite de grandes peintures de batailles dans le genre de celles de Lebrun et de Vander Meulen, par Martin, élève de ce dernier. Entre les pilastres sont de petits tableaux représentant d'autres scènes de guerre. D'autres petits tableaux, qui faisaient l'entre-deux des fenêtres, subsistent en quelques endroits. Aux deux extrémités des salles, sont d'autres sujets de l'histoire de Louis XIV.

Voici la liste complète de ces peintures, dans lesquelles on retrouve la manière des cartons de la célèbre tenture de l'Histoire du Roi aux Gobelins.

Musée d'Artillerie à droite. Grands sujets : la Prise de Valenciennes, celle de Cambrai, le Secours de Mastricht, la Bataille de Cassel, la Prise de Lens.

Petits sujets entre-deux : la Prise de Condé, les deux Armées près de Cambrai, la Prise de Bouchain, celle de Saint-Omer et celle d'Aire.

Au-dessus de l'entrée est Louis XIV à cheval qui



La Cour Royale aux Invalides, par Libéral Bruant.

donne des ordres pour ses campagnes. A l'autre extrémité sont les Ambassadeurs d'Espagne, de

Hollande et d'Allemagne, qui le remercient de la paix qu'il leur a donnée.

Musée d'Artillerie à gauche. Grands sujets : la Prise de Mastricht, celle de Dinan, la Bataille de



Portiques de la Cour Royale aux Invalides.

Senef, la Levée du siège d'Oudenarde, la Prise de Huy et celle de Limbourg.

Les petits sujets entre deux représentent autant d'épisodes de ces différentes opérations.

Au-dessus de l'entrée est Louis XIV accompagné de Minerve, de Bellone et de la Victoire, à qui la Meuse et le Rhin font hommage. A l'autre bout est feint un médaillon de bas-relief représentant la Clémence dans la victoire.

Musée Historique de l'Armée à gauche. Grands sujets ; plans des places suivantes dans des paysages : Oudenarde, Courtray, Lille, Douai et Tournay.

Petits sujets entre-deux : la Prise de Cambrai,



Une cour intérieure de l'Hôtel des Invalides (Musée d'artillerie).

celle de Charleroy, de Bergues, de Furnes, d'Alost.

Entre les fenêtres : la Prise de Besançon, de Salins, de Dôle, de Gray, du fort de Jouy.

Au-dessus de l'entrée est Louis XIV à cheval avec la Franche-Comté conquise. A l'autre bout on voyait le Roi sur les nuées entourées de différentes Vertus et figures allégoriques. Cette peinture est maintenant cachée par un grand carton de tapis-

serie de Dulin, représentant la Fondation de l'hôtel des Invalides, récemment rapporté de Versailles.

Musée Historique de l'Armée à droite. Grands sujets : la Prise de Rhimberg, de Wesel, de Rées, d'Emerick, de Zutphen et d'Utrecht.

Petits sujets : Prise d'Orsoy, du fort de Lippe, de Schin, de Guritz, de Narden et de Tiel.

Sur la porte est peint un Lit de justice du Roi, dans lequel la déclaration de guerre est représentée par toutes sortes de figures allégoriques.

III

L'ÉGLISE DES SOLDATS

L'église des Invalides, dédiée à saint Louis, se divise en deux parties : celle des Soldats, et l'église Royale ou du Dôme.

La première a son entrée sur la cour Royale. Elle consiste dans un long vaisseau de neuf fenêtres, soutenu d'un ordre corinthien de pilastres. Entre ces pilastres autant d'arcades séparent la nef des bas côtés, au-dessus desquels court une galerie fermée par une balustrade. Sur la corniche de l'ordre est un rang de fenêtres.

Cette église ne contient plus d'ornements que des drapeaux, et quelques monuments funéraires fort simples adossés aux piliers. Tous sont postérieurs à 1815. Celui du comte de Guibert à droite, du maréchal de Coigny à gauche, de Mouton, de Moncey, d'Oudinot, du maréchal Jourdan, sont les plus dignes de mémoire. La chaire, dans le style de la Restauration, réclame également une mention.

Les beautés moyennes de l'architecture de cette

église sont sans comparaison avec celles de l'église



Photo Neurdein.

INTÉRIEUR DE L'EGLISE DES SOLDATS.

du Dôme. Elle communique avec cette dernière par son chœur, qui est commun aux deux églises.

Il s'ouvre entre des pilastres accouplés, sur l'entablement desquels porte une arcade décorée d'ob-

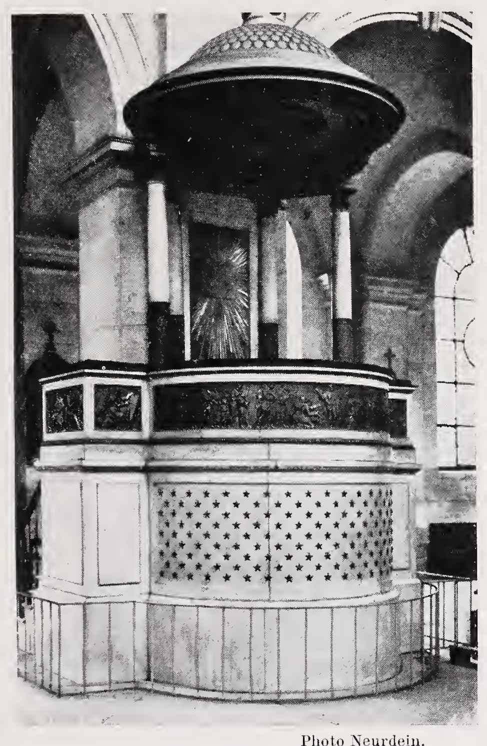


Photo Neurdein.

CHAIRE DE L'EGLISE DES SOLDATS.

jets du culte en bas-relief. Cette arcade découvre le baldaquin d'autel dont la description prendra place dans celle de l'église du Dôme qui suit.

IV

L'ÉGLISE DU DÔME

L'ancienne église royale des Invalides, de tout temps nommée église du Dôme, compose à cette maison, du côté de Grenelle, une façade beaucoup plus belle que celle de l'hôtel proprement dit. Par le dessin général, par les proportions et par l'exécution, c'est un des plus grandioses, en même temps que des plus exquis chefs-d'œuvre de l'art français.

Hardouin-Mansard, second des architectes de ce nom, en a dessiné, ainsi que je l'ai dit, toutes les parties. A l'intérieur comme à l'extérieur, tout est de son ordonnance ; les peintres et les sculpteurs, tant de figures que d'ornements, y furent requis et disposés par lui : par l'effet qu'il en a tiré, on peut voir ce que le grand maître ajoutait d'entente de la décoration à ses talents professionnels.

Le dehors de l'église du Dôme a deux ordres superposés : l'un dorique, l'autre corinthien, porté sur des piédestaux. Le second a dans son développement deux colonnes de moins que le premier ;

il les remplace par des pilastres. Ces pilastres, venant sur les ailes en retrait du morceau principal,



Photo Neurdein.

Vue de l'Église du Dôme, par Mansard.

donnent à l'ensemble une grande légèreté, et le soin qu'a pris l'architecte de maintenir ses extré-

mités nues, sans colonnes ni pilastres d'aucune sorte, fait un effet de grandiose simplicité.

Le dessin des diverses parties, surtout des corniches, est parfait. Il y avait autrefois sur les corniches, tant du premier que du second ordre, différentes statues debout, et, aux rampants du fronton, deux statues assises, qui ont disparu. De chaque côté du corps principal au rez-de-chaussée, dans des niches, on voit encore les deux belles figures en marbre de Charlemagne et de saint Louis : l'une de Coysevox, l'autre de Nicolas Coustou, d'après le modèle de Girardon. Dans le second ordre, à l'aplomb de ces statues, sont des trophées sculptés par Pierre Legros père. A droite et à gauche sur la corniche sont les quatre figures de la Prudence, de la Justice, de la Tempérance et de la Force, par Mazeline.

Les ornements de l'entablement dorique sont de Bourderel et de Granier. Dans le fronton, l'écu de France gratté est accompagné de palmes sculptées par Coysevox.

L'édifice est terminé élégamment par une terrasse à la romaine, autrefois orné de statues. Au-dessus de cette terrasse s'élève le dôme.

Le tambour du dôme est composé d'un ordre corinthien de colonnes engagées et d'une attique. Il forme huit ressauts, que les colonnes soutiennent, et qui supportent à la hauteur de l'attique un amortissement en enroulement. Entre les colonnes s'ouvrent douze fenêtres dont la corniche porte en bas-relief un vase accosté de deux anges, par Gra-

NIER. Devant les enroulements, sur la corniche de



VUE DE L'ÉGLISE DU DÔME A L'INTÉRIEUR, PAR MANSARD.

l'ordre, étaient seize statues, maintenant détruites. Les enroulements sont sculptés par BARROIS; les

piliers de l'attique ont des têtes de chérubins et portent des vases à leur aplomb ; les fenêtres ont des guirlandes de fleurs par Francard.

La coupole est remarquable par sa forme, plus allongée que celle de Saint-Pierre de Rome, de Sain-Paul de Londres, ou du Val-de-Grâce. Elle est divisée en douze côtes qui portent des trophées dorés, œuvres de Varin, de Langlois et de Monier, Le comble est formé d'un lanternon à quatre faces, qui se présente par l'angle, et surmonté d'une pyramide. Tel est l'ensemble à la fois orné, simple et majestueux qui, mieux qu'aucun autre ouvrage du temps, présente l'état de l'architecture française en un temps où la grandeur du règne s'alliait à des élégances sveltes, promesse de la Régence et du siècle prochain.

Le grand portail est magnifique. La console et les guirlandes au-dessus sont de Francard. Sur les vantaux, au dedans et au dehors, un semis de fleurs de lis et des initiales de saint Louis, gratté à la Révolution, a été restauré depuis. Ce semis, ainsi que la chiffre de Louis XIV et les autres parfaits ornements, sont du dessin de Bourdy et Amand. Nourrisson en acheva la partie intérieure. Au-dessus de la porte du même côté, sculpté dans la pierre de l'édifice, est l'écu de France avec les deux anges pour suppôts, par Vanclève.

Cette pierre est d'un beau grain et d'une très grande blancheur, qui donnent aux ornements sculptés dans cette église la même beauté que s'ils étaient en marbre.

Le plan de l'église est une croix grecque, dont la symétrie fait une majesté qui manque aux autres



Entrée de la chapelle de la Vierge, par Mansard.

églises, où les coupoles s'élèvent à la jonction de deux nefs inégales. Celles-ci se coupent suivant

quatre arcades ouvrant sur des enfoncements égaux. Huit colonnes corinthiennes adossées séparent deux à deux chacune de ces arcades, et portent sous leurs retombées un entablement en ressaut qui se poursuit, soutenu de pilastres seulement, dans tout le pourtour de l'édifice.

Entre ces deux colonnes est une arcade nichée, dont le tympan est sculpté d'un génie en bas-relief. Ces génies, au nombre de quatre, tiennent divers attributs de la puissance royale et de la monarchie française. Celui qui tient le casque est de Coysevox ; celui qui porte l'écu de France, de Nicolas Coustou ; un troisième porte la sainte Ampoule et est d'Antoine Flamen ; le quatrième, qui porte l'étendard fleurdelisé, est de Vanclève. Sur l'entablement entre les arcades, quatre pendentifs offrent les quatre Évangélistes : saint Luc, saint Marc, saint Mathieu et saint Jean, peints d'une manière grande et d'un coloris brillant, par Lafosse.

On remarquera que, comme à la chapelle de Versailles, la peinture n'est employée qu'au-dessus du premier ordre et dans la partie élevée de l'édifice. Ce parti hardi, dont l'effet est très grand, ne peut se soutenir que grâce au haut degré de perfection où était montée la sculpture d'ornement. Les noms de Dugoulon, de Coupy, de Poirier, de Belan, pareillement signalés à Versailles et au vœu de Louis XIII, se rencontrent parmi les auteurs de ces sculptures. Raon et Vigier s'y trouvent aussi.

Une profusion de ces sculptures admirables est

répandue dans les chapelles. Ces chapelles sont au nombre de deux principales, accompagnant à droite et à gauche le chœur, auquel l'entrée fait vis-à-vis. Ces quatre espaces pareils laissent place entre deux pour quatre chapelles rondes plus petites, dont l'entrée est sous le dôme par l'arcade nichée. La décoration des plus grandes consiste dans les arcs doubleaux ornés de trophées et de devises, œuvres de Robert, Eloy, Legrand, Guyot, Renard, Maubourg, Messon et Zéphyrin Adam ; et de bas-reliefs au-dessus des deux portes latérales qui mènent dans les chapelles rondes. Ces bas-reliefs représentent la vie de saint Louis. Au-dessus de chacun est un trophée ; au-dessous, des têtes de chérubins. Dans les grandes chapelles à droite et à gauche, sur le vitrail maintenant muré, sont quatre figures de Vertus assises, les deux de gauche par Lapierre, les deux à droite par Philippe Magnier.

Le chœur était en outre magnifiquement orné par l'ancien baldaquin, dont Guillaume Coustou père et Vanclève avaient modelé les ornements. Le moderne, d'une exécution à la fois pédante et grossière, n'en a pas moins été dessiné de manière à remplacer à peu près l'ancien. Au fond, au-dessus de l'ouverture qui communique avec l'église des Soldats, est un tympan décoré de peintures. D'autres peintures à la voûte du chœur et dans les voussures de deux fenêtres qui donnent la lumière à cette partie de l'édifice, font un effet des plus magnifiques.

La coupole. — Le tambour de la coupole est percé de douze fenêtres moulurées par FRANCARD, qui répandent le jour à l'intérieur. Entre ces fenêtres est un ordre corinthien de pilastres accouplées ; le piédestal de cet ordre court sous les fenêtres et porte douze médaillons des rois de France dans un réseau fleurdelisé.

POIRIER, HURTRELLE, ANSELME FLAMEN, GARNIER, VANCLÈVE, LAPIERRE, et NICOLAS COUSTOU avaient exécuté ces médaillons. Leur ouvrage fut détruit à la Révolution, puis rétabli après 1815, dans l'état où on le voit aujourd'hui. Les médaillons sont : Clovis par BOSIO, Dagobert par TAUNAY, Pépin le Bref par CARTELLIER, Charlemagne par RUTXHIEL, Louis le Débonnaire par BOSIO, Charles le Chauve par CARTELLIER, Philippe Auguste par TAUNAY, saint Louis par RUTXHIEL, Louis XII par TAUNAY, Henri IV par RUTXHIEL, Louis XIII par BOSIO, Louis XIV par CARTELLIER.

Au-dessus de la corniche de l'ordre, soutenue de consoles par MAZIÈRE, commence la coupole, de tout temps fort louée pour sa construction, et qui, si l'on compte la toiture, est à trois étages. Un grand espace sépare cette toiture de la coupe proprement dite, laquelle prend naissance un peu au-dessous de la corniche de l'attique extérieure. Du pied de cette coupe, communiquant avec les ouvertures de l'attique, partent douze fenêtres cintrées qu'on ne voit pas, et qui n'ont pour objet que d'éclairer la peinture dont cette coupe est décorée. L'étage inférieur les dérobe à la vue. Il repré-

sente une coupole percée vers son sommet d'un espace rond, par où s'aperçoit le fond de la voûte.



Pendentif de la coupole, par Lafosse.

Ce vide est bordé d'une corniche dorée, d'un dessin admirable, sous laquelle court un gros cordon

orné de pampre de vigne par Lange et Sébastien Slodtz. L'espace au-dessous, ou coupole tronquée, est divisée dans sa longueur par douze arcs doubleaux également dorés, à caissons, œuvre de Boutet et de Guyot, entre lesquels figurent douze peintures de Jouvenet représentant saint Jacques le Majeur, saint André, saint Paul, saint Pierre, saint Jacques le Mineur, saint Philippe, saint Thomas, saint Jean, saint Jude, saint Simon, saint Mathieu, saint Barthélemy.

Le fond de la coupole, auquel ces figures servent de cadre et d'accompagnement, représente saint Louis dans la gloire remettant son épée à Jésus-Christ. On commanda d'abord cette peinture à Mignard, qui en entreprit les esquisses en 1690. Mais la mort de cet artiste, survenue en 1695, fit heureusement passer l'ouvrage aux mains de Lafosse. On l'a restauré en 1851.

Jointes à celles des pendentifs, toutes ces peintures font un des plus beaux ensembles qui soient au monde. « Il n'y a personne, dit Félibien, qui ne se sente comme ravi hors de soi en regardant à la fois, du milieu du Dôme, toutes ces peintures. Elles paraissent ne former ensemble qu'un même sujet de triomphe pour Jésus-Christ, d'adoration pour la Sainte Trinité, de gloire pour la sacrée Vierge et de béatitude pour saint Louis, pour les apôtres, pour les évangélistes, et pour tant d'esprits célestes qui les accompagnent, et qui, portés par des nuages, semblent s'élever de toutes parts et quitter la terre pour habiter le ciel. » On remarquera que cet

ouvrage émane des mêmes peintres dont on admire



Chapelle Saint-Ambroise, par Mansard.

le rapprochement dans la chapelle de Versailles, et qui nous font assister au rajeunissement de l'école française par l'imitation de Rubens et par

l'introduction du coloris flamand. Ce charme nouveau se présente à nos regards en même temps qu'un emploi réduit de la peinture, et qu'un essor soudain de la sculpture d'ornement. Plus d'éclat, comme plus de légèreté, sont l'agréable effet de ces nouveautés. En même temps que la Régence et le règne de Louis XV, elles annoncent jusqu'à la décoration d'appartement, telle que devaient la constituer bientôt, avec l'aide des menuisiers artistes, De Cotte, Boffrand et Oppenord, tous trois élèves d'Hardouin-Mansard.

Les quatre chapelles secondaires sont rondes et couvertes en coupole, selon une disposition qui est comme un raccourci de celle du dôme. Le tambour de ces coupoles n'est qu'un simple piédestal à quatre ressauts, dans l'intervalle desquels sont des groupes d'anges ou de prophètes en bas-relief. A l'aplomb de ces groupes d'anges, la coupole est percée de deux fenêtres cintrées et de deux fausses arcades. Dans l'intervalle et sur ces fausses arcades sont six sujets de peinture. Toute cette partie se termine à une corniche circulaire, sur laquelle pose une calotte décorée de figures volantes et plafonnantes. Tout l'ornement de cette partie est doré.

Au-dessous règne un ordre corinthien, de dimension plus petite que celui du dôme, à cause d'un piédestal sur lequel il est porté, et à cause du sol plus élevé qui en diminue la hauteur. Cet ordre a huit colonnes engagées, entre lesquelles s'ouvrent deux fenêtres, trois portes et trois niches, autrefois garnies de statues. Sur ces niches, taillées

par Lespingola, par Doisy, par Prou, par Bourderel et par Renard, sont des figures d'enfants de bas-relief, œuvres de Rousselet, Legros et Prou. Jou-



Saint Louis dans la gloire, peinture de la coupole par Lafosse d'après la gravure de Cochin.

venet le sculpteur donna le modèle des corniches exécutées par Chauveau, Goupy, Legrand, Briquet, Taupin, Lalande, Maubeuge et Renard.

D'autres ornements sont dus aux frères Carlier et à Lefèvre. La porte du milieu qui va au dôme est

sans moulure, et surmontée d'un cartouche avec la figure d'une Vertu en bas-relief. Au-dessus des autres portes sont des sujets ronds, que deux Anges portés sur des nuages paraissent soutenir. Ces sujets, tirés de la vie de Saint Louis, font une suite aux bas-reliefs mentionnés ci-dessus. Toute cette sculpture, remarquable par le dessin, est d'une exécution infiniment précieuse, qui fait de l'édifice en ce genre comme un musée de pièces rares et choisies.

Dans les trois niches de ces chapelles avaient été placées dès l'origine les modèles de plâtre dont j'ai parlé, qu'on devait copier en marbre. Mais cette besogne fut si bien retardée, que les sculpteurs auteurs des modèles moururent avant de l'avoir exécutée. Ce n'est que près d'un demi-siècle après, entre 1745 et 1768, qu'elle fut achevée par une nouvelle génération, qui semble n'avoir suivi que d'assez loin les modèles.

D'autres statues destinées aux chapelles principales, à droite et à gauche du chœur, eurent le même sort. Les plâtres originaux, mis en vente à mesure, ont disparu sans retour, et la Révolution a supprimé les marbres.

Chacune des chapelles rondes est consacrée à un Père de l'Église latine. En voici le détail, en même temps que des deux autres, en commençant à droite de la grand'porte.

Première chapelle ronde : Saint-Augustin. — Les peintures à la voûte sont de Louis Boulogne ; en voici les sujets. La Conversion de saint Augus-

tin. Saint Augustin reçoit de saint Ambroise le baptême. Saint Augustin prêchant devant l'évêque Valère. Saint Augustin sacré évêque. Saint Augustin confond les hérétiques Donatistes. Saint Augustin près de mourir guérit un malade. Dans la coupe est l'Apothéose du Saint.

Dans les trois niches se trouvaient autrefois : Saint Augustin, modèle de plâtre de Poulletier, plus tard en marbre par Pajou, ce marbre (sous l'attribution à d'Huez) est sans doute à Saint-Roch; Sainte Monique par Lefrançois, puis par Houdon ; Saint Alipe, par Mazière, puis par Caffiéri. La niche du saint titulaire contient aujourd'hui une figure colossale de la Religion par Bousseau (faussement attribuée à Girardon) exécutée pour le salon de la Chapelle à Versailles et qui ne fut pas placée. La niche de Saint Alipe offre une statue de l'Abondance provenant de l'ancien tombeau du duc de Créqui, exécuté aux Capucines par Mazeline et Hurtrelle.

Les prophètes dans le tambour sous les fenêtres, sont d'Anselme Flamen. Les sujets ronds au-dessus des portes sont : Saint Louis faisant vénérer la croix, et le même rendant la justice, par Poulletier. La figure dans le cartouche est celle de la Religion et l'œuvre de Lapierre.

Un sarcophage du roi Joseph, frère de Napoléon, défigure malheureusement cette chapelle par ses proportions colossales. Il est de marbre et du dessin de l'architecte Crépinet, qui l'éleva par ordre de Napoléon III, en 1866.

Chapelle Sainte-Thérèse. — La statue de la sainte, modelée en plâtre par Magnier, avait été exécutée en marbre par Jean-Baptiste Lemoyne. Elle était sur l'autel, au deux côtés duquel étaient des anges agenouillés par Jean-Louis Lemoyne et Lapierre.

Depuis, le monument de Vauban a remplacé toute cette décoration. On l'éleva en 1807 dans une forme différente de celui d'aujourd'hui. Une urne en haut d'une colonne de stuc noir, dont la base portait des attributs et des trophées, composait alors tout le monument, ouvrage de Trepsat. On l'a remplacé en 1847 par un sarcophage de marbre noir qui porte la figure de Vauban à demi couchée, et aux côtés duquel sont les statues de la Science et de la Guerre. Tout cet ouvrage, fort mauvais, est d'Etex.

Sur la porte qui va de cette chapelle à la chapelle Saint-Augustin, est la Prise de Damiette, par Hurtrelle ; sur celle qui va à la suivante chapelle de Saint-Ambroise, l'Institution des Quinze-Vingts, par Magnier.

Deuxième chapelle ronde : Saint-Ambroise. — Les peintures à la voûte sont de Bon Boulogne. Ces peintures représentent : Saint Ambroise élu archevêque de Milan ; Saint Ambroise obligeant Théodose à rester à la porte de l'église ; Saint Ambroise convertit un arien ; le Corps de saint Nazaire trouvé par saint Ambroise ; Saint Ambroise guérit un possédé ; Mort de saint Ambroise. Dans la coupe : Saint Ambroise élevé au ciel.

Dans les trois niches étaient : Saint Ambroise,

dont le modèle en plâtre par Sébastien Slodtz, avait fait place au marbre de Falconet ; Saint Satire. par Bertrand, puis par Caffieri ; Sainte Marcelline, par Lepautre, puis par Pajou. La place de ces deux dernières est occupée par deux statues plus modernes, de sujet et de provenance inconnus.

Les anges dans le tambour sont de Nicolas Coustou, d'Anselme Flamen et de Hardy. Les bas-reliefs dans les ronds représentent : Saint Louis lavant les pieds d'un pauvre, par Poulletier, et Jésus-Christ se montrant à ce roi dans le sacrement de l'autel, par Magnier. Dans le cartouche au-dessus de la troisième porte est l'Humilité, par Lecomte.

Le chœur. — La voûte du chœur représente la Trinité ; dans le tympan de l'arcade au fond est peinte l'Assomption de la Vierge. Ces deux morceaux sont de Noel Coypel, et les plus importants qu'on ait conservés de lui. Malheureusement, le premier a été mal repeint. Dans l'embrasure des fenêtres, sont des Anges musiciens : ceux de gauche sont de Louis Boulogne, ceux de droite sont de Bon Boulogne.

Le maître-autel, relevé dans sa forme actuelle en 1852 par Visconti, a quatre colonnes torses de marbre de Saint-Girons, qui supportent un baldaquin de bois doré. Ce baldaquin est de Marneuf et de Hubert. Les anges au-dessus sont de Feuchères ; les groupes d'enfants sur l'escalier sont de Husson, ainsi que les statues qui portent des flambeaux sur

l'autel. Le grand crucifix est de TRIQUETY, l'auteur des portes de la Madeleine.

Sous la grande arcade derrière l'autel, qui sépare l'église du Dôme de l'église des Soldats, BOUTET et CORNU ont sculpté toutes sortes d'ornements, avec le signe de la Trinité et deux Anges en adoration.

Les deux églises étaient autrefois séparées par une grille de fer, que remplace une glace sans tain. Une draperie rouge, dont les cordons passaient par des trous encore visibles à la voûte, a disparu avec la grille.

Au-dessus des portes des chapelles attenantes, les deux bas-reliefs de l'Histoire de saint Louis représentent : à gauche, ce prince servant les pauvres, par LEGROS ; à droite, les Missionnaires envoyés par saint Louis, par SÉBASTIEN SLODTZ.

Troisième chapelle ronde : Saint-Grégoire. — Les peintures de cette chapelle étaient dans l'origine de MICHEL CORNEILLE. Il n'en reste que les gravures de Cochin au livre de l'abbé Pérau (une copie du saint auquel apparaît Jésus-Christ, se voit à Saint-Jacques de Compiègne, dans une chapelle derrière le chœur). Comme l'humidité les avait ruinées, CARLE VANLOO se chargea de les refaire, mais il mourut avant d'avoir commencé, et ce fut DOYEN qui y pourvut. L'ouvrage de ce peintre est bien supérieur à ce que paraît avoir été l'ancien. Il est fâcheux que ces excellents morceaux, propres à donner la plus grande idée de l'artiste, soient

menacés, sans qu'on y pourvoie, de périr par les



APPARITION DE JÉSUS-CHRIST A SAINT GRÉGOIRE, PAR CORNEILLE
(Ancienne peinture de la chapelle Saint-Grégoire)
d'après la gravure de Cochin.

mêmes causes qui ont détruit les premières.

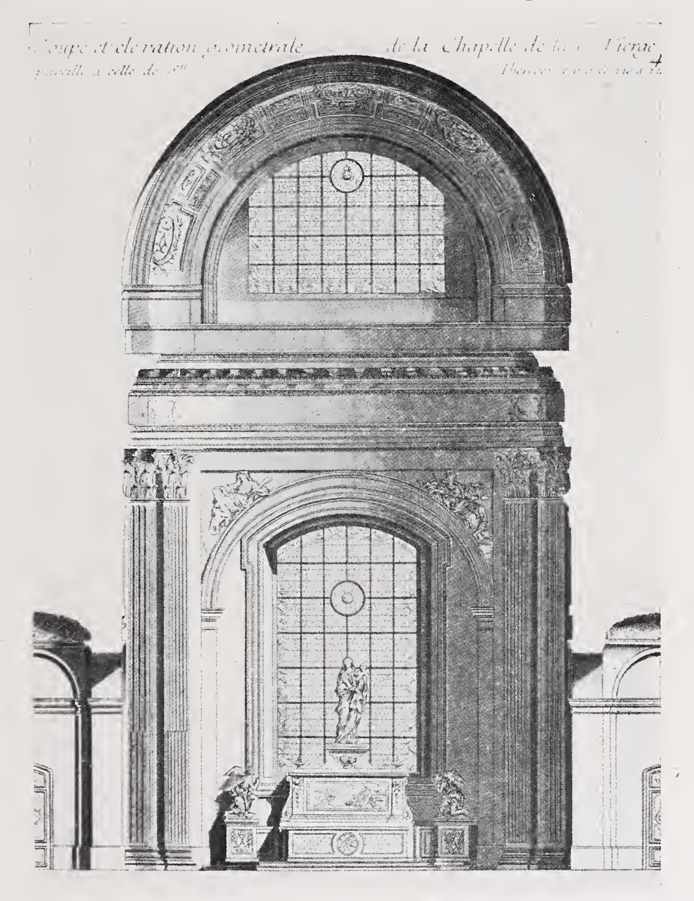
Les trois statues dans les niches étaient : Saint Grégoire, d'abord de plâtre, par BARROIS, avant d'être fait de marbre par LEMOYNE, ce marbre (sous le nom de Saint Léon) est sans doute à Saint-Roch; Sainte Sylvie par FRÉMIN, puis par CAFFIÉRI ; Sainte Émilienne, par LELORRAIN, puis par D'HUEZ.



LE CHRIST PORTANT SA CROIX, PAR MICHEL-ANGE SLODTZ D'APRÈS MICHEL-ANGE. Chapelle Saint-Grégoire.

La place de cette dernière est occupée par une seconde statue du tombeau du duc de Créquy, autrefois pendant de celle de l'Abondance. Elle représentait la Religion ; mais le crucifix qu'elle tenait, ainsi que le bras droit, est perdu, et ce dernier a été remplacé par un bras portant un flambeau. La niche en face contient une copie admirable faite à Rome en 1736 par MICHEL-ANGE SLODTZ d'après le Christ de Michel-Ange qui est dans l'é-

glise de la Minerve. Cette copie occupait avant la



Ancienne chapelle de la Vierge, dans l'Eglise du Dôme d'après la gravure de Lucas.

Révolution le maître-autel dans l'église de Choisy.

Les Anges dans le tambour sont de Poulletier et

de Hardy; les bas-reliefs dans les ronds représentent : le Mariage de saint Louis, et Saint Louis prenant la Croix, par Lapierre. Au-dessus de la porte qui va au dôme est l'Espérance, de Lecomte.

Chapelle de la Vierge. — Le modèle de plâtre de la Vierge sur l'ancien autel de cette chapelle avait été fait par Vanclève, ainsi que le devant d'autel. Un marbre de Pigalle la remplaça, aujourd'hui visible à Saint-Eustache dans la chapelle de la Vierge. Les anges à droite et à gauche étaient de Poirier et de Guillaume Coustou père.

Tous ces morceaux ont fait place au tombeau de Turenne, apporté de la basilique de Saint-Denis. Il est du dessin de Lebrun, et se compose d'un groupe du héros soutenu par l'Espérance chrétienne, de Tuby, d'un bas-relief qui représente la bataille de Turckheim, du même, et des statues assises de la Sagesse et de la Valeur, par les frères Marsy.

Sur les portes de cette chapelle, du côté de Saint-Grégoire, est Saint Louis touchant les malades, par Magnier ; du côté de la chapelle Saint-Jérôme, qui suit, Saint Louis portant la couronne d'épines, par Vanclève.

Quatrième chapelle ronde : Saint-Jérôme. — Les peintures de cette chapelle furent d'abord confiées à Poerson. Ce peintre les entreprit en 1702, en même temps que ses confrères, chacune des trois autres. Sa mort, qui suivit de près, obligea, comme pour la coupole, de rechercher un autre artiste. C'est à cette circonstance que Bon Bou-

LOGNE doit d'avoir peint deux de ces chapelles au

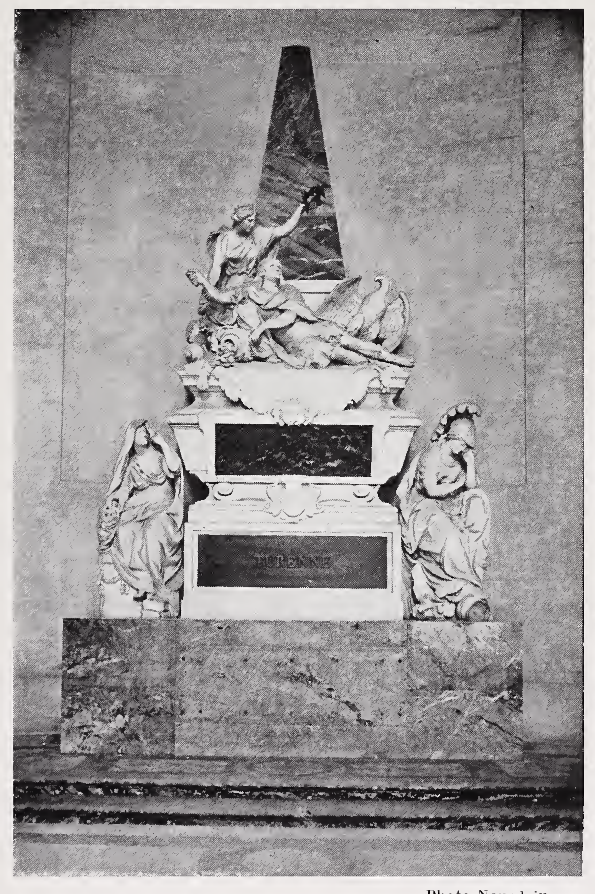


Photo Neurdein.

TOMBEAU DE TURENNE AUX INVALIDES, PAR LEBRUN, TUBY ET LES FRÈRES MARSY.

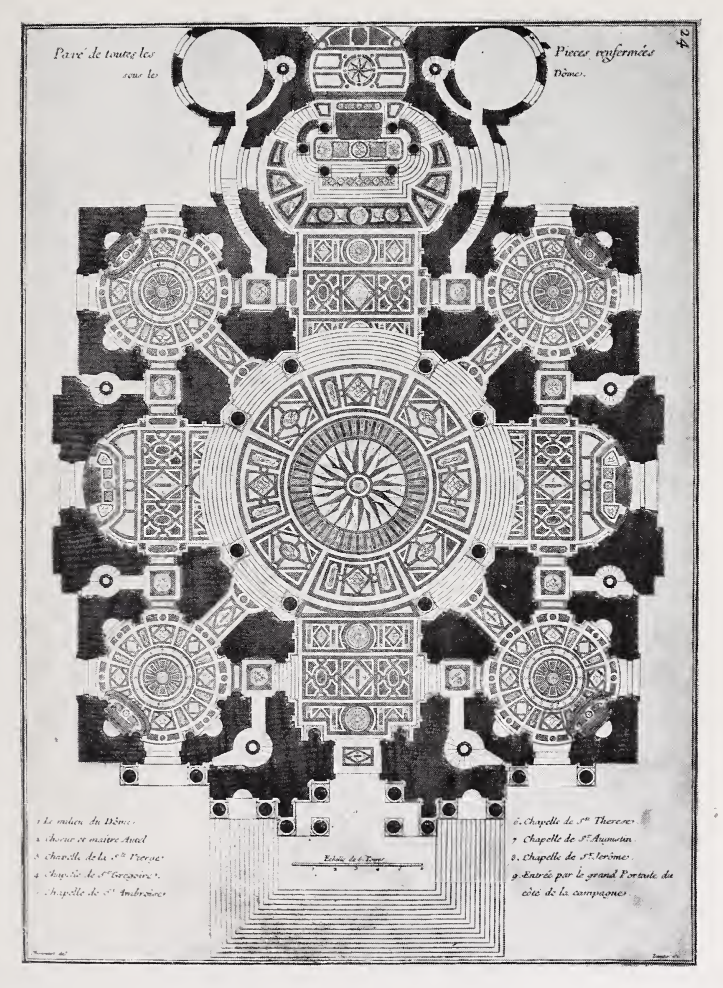
lieu d'une. Il commença celle-ci en 1704 Voici les

différents sujets : Le Saint visitant le tombeau des martyrs. Son baptême. Son ordination. Jésus-Christ en personne reproche à saint Jérôme la lecture des auteurs profanes. Saint Jérôme occupé de la pensée des jugements de Dieu. Mort de saint Jérôme. Dans la coupe : son Apothéose.

Les trois statues étaient : celle de Saint Jérôme, d'abord en plâtre par Théodon, et dont le marbre, par Lambert Adam, est maintenant à Saint-Roch ; celle de Sainte Paule, plâtre par Garnier, marbre par Allegrain, terminé par Mouchy ; et celle de Sainte Eustochie, plâtre par Dedieu, marbre par Monnot.

Dans le tambour, des groupes de Prophètes sont l'œuvre de Nicolas Coustou et de Flamen. Les enfants qui soutiennent les cadres des peintures dans la coupole, sont de Barrois. Un des médaillons, sur les portes offre : Saint Louis pansant les malades ; l'autre, ce roi ensevelissant les morts de la croisade : tous deux sont de Poulletier. Le bas-relief au-dessus de la troisième porte représente la Charité, par Lefèvre.

Le tombeau du roi de Westphalie Jérôme, frère de Napoléon, occupe depuis 1862 une des niches de cette chapelle. Il est surmonté de sa statue par Guillaume. Dans la niche vis-à-vis est un modèle de bois, d'un tombeau projeté pour le prince Jérôme, fils aîné de ce roi. Le cœur de la reine Catherine sa femme repose dans la niche principale. Leur second fils, le prince Napoléon, mort en 1891, avait demandé qu'on lui permît de reposer dans cette chapelle. La permission ayant été refusée, il



Pavé de l'Église du Dôme, par Lespingola, Fontenay et Audran
d'après la gravure de Lucas.

est enterré à Supergue, dans le tombeau destiné à sa femme, la princesse Clotilde de Savoie.

Le souci d'honorer les cendres de ces personnages impériaux a fait dorer d'un or détonnant les bas-reliefs de marbre de cette chapelle.

L'espace commandé par l'entrée entre la chapelle Saint-Jérôme et celle de Saint-Augustin, est décoré, comme le chœur, de deux bas-reliefs de l'histoire de saint Louis, sur chacune des portes allant dans ces chapelles. Du côté de Saint-Jérôme est ce prince recevant la bénédiction du Pape, par Lespingola ; du côté de Saint-Augustin, la Mort de saint Louis, par Vanclève.

Le pavé de l'église et de toutes les chapelles est en marqueterie de marbre, dans le genre importé en France par Bordoni à Fontainebleau et par les frères Mégliorini aux Gobelins. Il est fait d'un grand nombre de compartiments de toutes formes, en partie remplis des chiffres de Louis XIV, ornés de rinceaux et de feuillages d'un goût parfait, combinés et mis en place avec un art exquis. Trois artistes ont concurremment fourni des dessins pour ce pavé : Lespingola le sculpteur, Fontenay le peintre de fleurs, et Audran, le maître de l'arabesque. Les ouvriers employés sont Ergot, Missou, Deschamps, Lesqui, Tarlé, Desaigres et Derbais. L'ouvrage de tous ces maîtres rivalise avec ce que l'Italie et même le royaume de Naples a produit de plus beau en ce genre. Le dessin léger, sobre et charmant des ornements et des feuillages, le nuance-

ment des marbres, l'imitation discrète qu'il réalise des ombres et du modelé naturel, ne sauraient aller au delà. On ne peut trop déplorer, en voyant ce qui reste de ce chef-d'œuvre, que le motif du milieu ait été détruit ainsi que sa bordure, pour percer la crypte où se trouve le tombeau de Napoléon.

Tombeau de Napoléon. — Ce tombeau fut élevé de 1843 à 1861. Le roi Louis-Philippe l'entreprit, pour répondre au vœu de l'empereur, exprimé en ces termes dans son testament : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine. » Ces cendres, enlevées de Sainte-Hélène le 18 octobre 1840, arrivèrent le 30 novembre suivant à Cherbourg d'où elles gagnèrent Paris par la Seine. Un bateau de triomphe dessiné par Visconti les porta de Maisons à Courbevoie. Les débris de ce bateau détruit ont été depuis utilisées dans la construction du bain Deligny.

Sur un char richement décoré, les cendres furent menées, le 15 décembre, par l'avenue de Neuilly jusqu'aux Invalides, où, en attendant l'achèvement du tombeau, elles prirent place dans la chapelle Saint-Jérôme.

Visconti, qui fut avec Labrouste l'ordonnateur de toute la pompe, a donné le dessin du tombeau. Il consiste en un sarcophage colossal de granit qu'environne une galerie ronde soutenue de douze piliers carrés, au-devant desquels sont autant de Victoires. Ces Victoires sont l'œuvre de Pradier.

La crypte est découverte au-dessus du sarco-

phage de manière à faire voir le monument d'en haut. Une balustrade de marbre, ornée de feuillages de chêne en bas-relief, fait le tour de cette ouverture.

Sous la galerie sont dix bas-reliefs par Simard, aidé de Petit, de Lanno et de M. Ottin. En voici les sujets : la Légion d'honneur, les Travaux publics, le Commerce et l'Industrie, la Cour des Comptes, l'Université, l'Église de France, le Code, le Conseil d'État, l'Administration, la Pacification des troubles. Tous ces ouvrages, dont la liste semble tirée d'un sommaire du *Journal officiel*, ne sont pas moins pauvres de style que d'invention.

Au fond, dans une petite chapelle, est une statue de l'Empereur en marbre blanc, par Simard. Différents objets provenant de Napoléon, l'épée d'Austerlitz et le chapeau d'Eylau, sont conservés dans une sorte de reliquaire.

On descend à la crypte par un escalier de marbre qui est derrière le maître-autel. De chaque côté de cet escalier sont les cénotaphes ornés de deux colonnes, de Duroc et de Bertrand. La porte de la crypte est accostée de deux statues colossales de Duret. Les vantaux sont l'œuvre de Marneuf.

Le projet dont cet ensemble offre l'exécution, obtint le choix dans un concours auquel prirent part, en même temps que Visconti, plusieurs des architectes en renom d'alors. La volonté de dépasser en grandeur d'effet tous les monuments connus, dans un temps où toutes les sortes d'élégance étaient condamnées comme frivoles, fit naître des

projets ridicules par les proportions monstrueuses et par la chétiveté du dessin. En échappant à ce ridicule, celui-ci n'évite le reproche ni d'énormité ni de sécheresse.

Le sculpteur Etex rapporte qu'admis en 1853 en

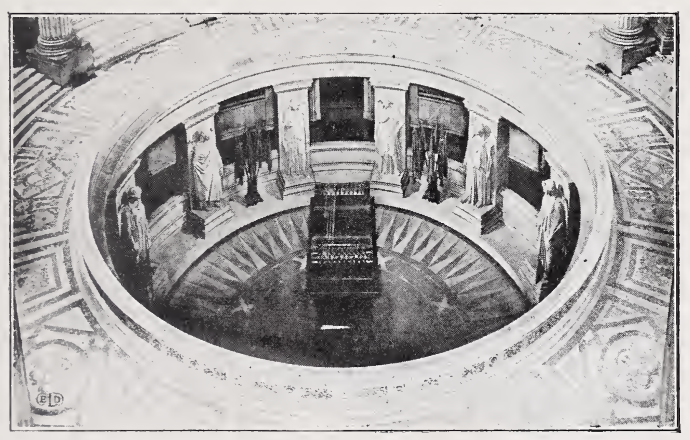


Photo Le Deley.

TOMBEAU DE NAPOLÉON, PAR VISCONTI.

audience de l'empereur Napoléon III, il se permit de blâmer ce monument, disant que Napoléon chez Louis XIV faisait un assemblage qui « jure ».

« Oh ! c'est bien vrai, cela jure, dit Napoléon III ». Et l'Empereur ajouta quelques plaisanteries sur l'effet malheureux que cette grande ouverture faisait au milieu de l'édifice. « Ce pauvre Visconti, dit-il, je l'aimais beaucoup, mais il s'est complètement trompé cette fois. » Etex répondit qu'il y avait moyen d'améliorer l'effet du tombeau, qui était

de le changer en un monument franchement souterrain, en refaisant au-dessus le pavé de l'église. « Je crois que vous avez raison, fit l'Empereur. »

Outre Turenne, Vauban, le roi Joseph, le prince Jérôme et son fils, la crypte des Invalides contient encore les corps des victimes qui périrent en 1836 dans l'attentat de Fieschi, rangés sous le pavé de la chapelle Saint-Grégoire.



VIERGE PAR PIGALLE
maintenant à Saint-Eustache.

V

LE MUSÉE D'ARTILLERIE

La porte qui donne accès à ce musée sous les portiques, est accompagnée de quatre canons aux devises de Louis XIV, dressés contre le mur. D'autres pièces du même genre sont sous le vestibule.

Dans les deux anciens réfectoires, l'ordre des objets est ainsi réglé. Des armures sont dressées en file le long des murs : au milieu se succèdent, face à l'entrée, d'autres armures sur des socles et diverses vitrines.

Galerie ou réfectoire de droite. — Au mur de droite, non loin de l'entrée, est une armure (G 79) du duc de Bouillon père de Turenne, provenant du château de Sedan. Plus loin, du même côté, une autre (G 107) qu'on a cru celle du baron des Adrets, mais qui n'a appartenu qu'à son gendre, richement ornée. Au mur de gauche une armure (G 132) de reître ou de lansquenet, avec une bourguignotte pour habillement de tête.

La première vitrine du milieu contient (G 563) une selle et un chanfrein de cheval provenant de l'empereur Maximilien II, gravés de rinceaux parfaits dorés à plein : l'aigle impériale y est représentée, avec l'écu écartelé de Hongrie et de Bohême. A droite et à gauche sont (G 181-182) deux armures à tonne, la première milanaise, l'autre allemande, de la première moitié du XVIe siècle.

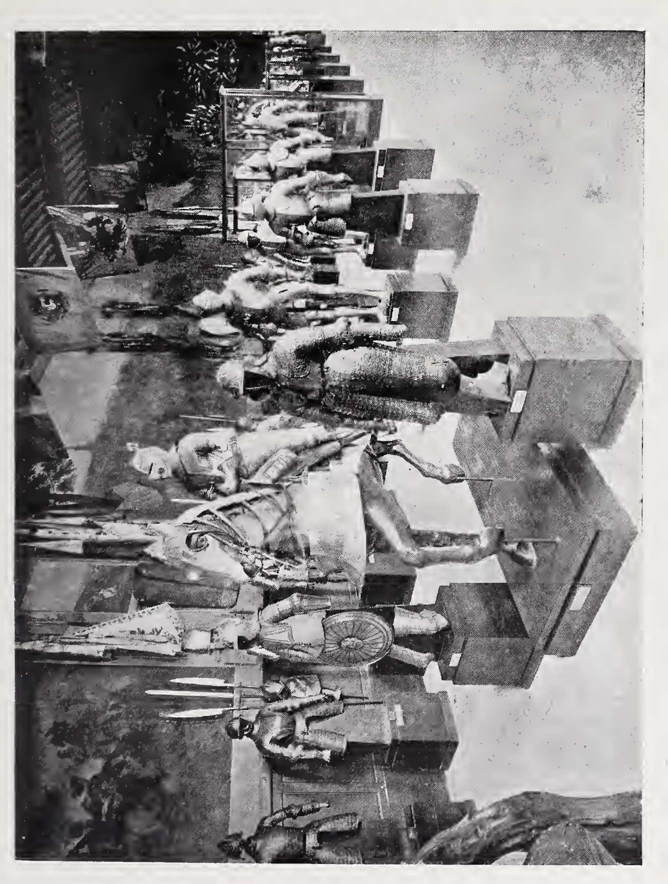
Sur le socle derrière, est une armure (G 167) du même prince, portant les aigles et la toison d'or. La selle au-dessous (G 555) est d'une provenance différente. Au mur de gauche est une armure (G 148) milanaise, sur le plastron de laquelle est gravée la Vierge avec l'Enfant Jésus. Dessus est un casque ou cabasset (H 244) italien orné de bandes et de médaillons gravés, du commencement du XVIIe siècle.

La vitrine au milieu en face montre une selle de harnais civil (G 546) en bois, du XVIe siècle : pièce curieuse, entaillée de sujets inconnus et bordée de cuivre autrefois doré, qui se termine par une fleur de lis.

La vitrine plate qui suit offre un grand nombre de dagues de toutes dimensions, et superbement ornées. Dague dite *cinquedea* (J 777) dorée à or rasé : le sujet visible représente le Jugement de Paris. Autre dague (J 779) du même genre et du même décor. L'or rasé consiste à dorer à même au brunissoir les hachures qui forment le dessin et à l'user ensuite par frottement sur les saillies.

Dans la même vitrine (J 802), un petit poignard

français avec son petit couteau, la gaine de l'un et de l'autre finement travaillée en ivoire : dans l'un,



VUE GÉNÉRALE DU MUSÉE D'ARTILLERIE.

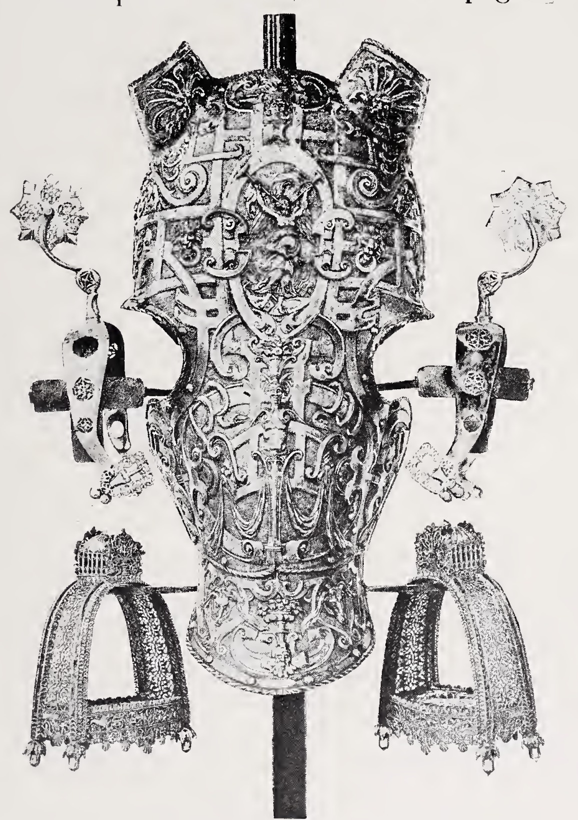
Vénus avec l'Amour, dans l'autre une Folie ; le fourreau, en ivoire aussi, a une Minerve et un Amour ; l'ouvrage est de la fin du XVIe siècle. Une dague (J 855) dite de main gauche, espagnole, finement

ciselée et d'une grande richesse, du commencement du XVIIe siècle. Une autre (J 856) du même genre, un peu plus moderne. Une troisième (J 857). Autre main gauche espagnole (J 830) du XVIe siècle, provenant de la collection des Mazis, avec le chiffre J.H.S. Une dague allemande à fusée (ou poignée) damasquinée d'or; le fourreau, en fer repoussé, représente d'un côté un guerrier, de l'autre une figure nue.

Viennent ensuite deux vitrines en hauteur. Dans celle de droite est (J 26) une épée de connétable de France du XVe siècle : les fleurs de lis qui la décorent y sont placées sur la poignée dans le même sens que la lance, signe que l'épée n'était jamais mise au fourreau, mais portée droite par un héraut devant le connétable. Dans la vitrine à gauche, une épée espagnole (J 70) du XVIe siècle, finement damasquinée, avec des inscriptions arabes, ouvrage sans doute d'ouvriers maures. Autre (J 71), également damasquinée, dans le plus beau style moresque-espagnol. Belle épée (J 127), dont le pommeau en fer ciselé représente un combat de fantassins et de cavaliers. Autre (J 129) sans doute italienne, à émaux cloisonnés, le pommeau décoré de rinceaux et de figures émaillées, l'une des pièces les plus rares de la collection ; au talon, cette inscription : *Comes*. Une épée (J 80) dont la poignée est à fond d'or avec quatre têtes de bélier en relief, pièce d'un goût charmant.

Vitrine suivante. Chanfrein (G. 593) du cheval de Philippe II, roi d'Espagne : pièce capitale, ornée de

larges bandes repoussées et ciselées ; le fond est noir damasquiné en or ; l'écu d'Espagne brisé



CHANFREIN (G 597).

d'un lambel montre qu'elle est antérieure à l'avènement du roi. Poire à poudre (M 2029) du XVI[e] siècle, en corne de cerf sculptée de la Conversion de saint Paul. Autre (M 2026) en ivoire sculpté de la

Résurrection du Christ, et d'un portrait en médaillon derrière.

Grand mousquet (M 162) du XVIIe siècle, le bois est orné d'incrustations de cuivre excellentes. Une paire de pistolets (M 1625) du XVIe siècle, tout ornés d'entrelacs. Une arbalète (L 68) à cric, couverte de plaques d'ivoire gravées et sculptées de divers sujets de l'Ancien Testament et du Nouveau ; environ l'an 1500. Un chanfrein (G 597) italien, magnifiquement orné ; le style exquis, l'exécution parfaite.

La vitrine ensuite renferme une rondache ou bouclier (I 74) italien du XVIe siècle, couverte d'ornements et de deux médaillons : David portant la tête de Goliath ; Judith portant celle d'Holopherne. Rapière (J 233) espagnole, dont la coquille à grands rebords, entièrement repercée et ciselée à jour, est absolument remarquable, XVIIe siècle. Autre rapière (J 239) du même genre. Dans les gorges d'évidement de la lame, le nom de l'armurier, la date et la provenance : *En Toledo ano 1613. De Hortuno de Aguire.*

Dans la même vitrine par derrière est une targe ou bouclier (I 1) allemand du commencement du XVe siècle, peint d'un Saint Georges terrassant le dragon. Une muserolle de cheval (G 608) allemande du XVIe siècle, et un manteau d'armes (G 532), pièce de protection sur laquelle glissait le coup de l'adversaire, de même provenance. Une rapière (J 232) recomposée de trois pièces : coquille espagnole du XVIIe siècle, pommeau et fusée d'une épée, lame d'un estoc du XVIe siècle.

Vitrine suivante. On y voit une rondache (I 67) en cuir ciselé et gaufré avec un sujet à personnages.



HAUSSE-COL DE LOUIS XIII (G 249).

Un boulier ovale (I 79) italien du XVIe siècle, bordé de tritons et de monstres marins en relief. Une

rondache (I 78) italienne en cuir bouilli, ornée de sujets au repoussé. De l'autre côté de la vitrine, autre rondache (I 66) avec Hercule combattant l'hydre de Lerne, gaufré. Autre (I 68) aussi en cuir gaufré, très belle.

Autre vitrine. Une rondache de parement (I 59) italienne avec le Triomphe de Galatée imité de Raphaël. Un hausse-col (G 241) en cuivre repoussé et ciselé à sujets. Un autre (G 248) d'une admirable exécution. Sabre (J 180) allemand monté sur lame orientale. Cartouchière (M 2141) du temps de Louis XV. Autre (M 2076) en acajou sculpté garni de cuivre. Épée de parement (J 122), dont la lame est allemande et la poignée du plus beau travail italien. Tous les objets de cette vitrine ont été légués par le baron des Mazis.

Des deux vitrines en hauteur qui viennent ensuite, celle de droite expose deux paires de pistolets (M 1781) à canon bruni incrusté d'or et d'argent ; le fût et la crosse en ivoire sculpté ; sur le corps de plâtre : *Acquis Grani*. Une paire de pistolets (M. 1713) hollandais, canons damasquinés, manche en ivoire sculpté avec cette signature : *Jean Lauroux Maestricht*.

Dans la vitrine de gauche est une très belle arquebuse à rouet (M 70) de la fin du XVI[e] siècle, dont le canon est enrichi de bandes découpées et ciselées à fond d'or.

Dans la suivante et dernière enfin, est une armure (G 61) du connétable Anne de Montmorency, provenant de la galerie autrichienne d'Ambras. La

bourguignotte ou casque placée sur le socle était portée par le connétable à la bataille de Saint-Denis, où il fut tué. On remarque à la mentonnière le trou de la balle qui lui brisa la mâchoire. Cette balle était de celles qu'on appela des *stuardes*, ayant été fabriquées par un gentilhomme écossais du nom de Stuart, qui fut l'auteur de cette mort.

L'armure auprès (G 8), appartint au fils du connétable, Henri comte de Damville et duc de Montmorency. Elle provient également de la galerie d'Ambras.

Galerie ou réfectoire de gauche. — Sur le premier socle au milieu se voit (G 1) l'armement complet des célèbres compagnies d'ordonnance instituées par Charles VII. L'armure du cheval provient de l'arsenal de Strasbourg. A gauche (G 15) est une armure du type dit maximilien, répandu en Allemagne entre 1490 et 1530. A droite, une armure (G 4) de la fin du règne de Charles VII.

Au mur un bouclier ou pavois (I 2) du xv[e] siècle, couvert de peau peinte à l'huile.

Sur le second socle est l'armure de fonte (G 166) de l'empereur Maximilien II, du plus beau style allemand. Elle porte l'aigle éployée de l'empire, les briquets (ou bâtons noueux) de Bourgogne, la Toison d'or et le chiffre MM (Maximilien et Marie d'Autriche). Comme on a cru que la seconde initiale signifiait Marie de Bourgogne, on a faussement restauré cette armure en celle de Maximilien I[er], refaisant le manteau d'armes, le lambrequin de bride,

le caparaçon de cheval et tout le vêtement sur les anciennes estampes du Triomphe de cet empereur. A droite (G 38) belle armure allemande, à gauche (G 717) sarrasine.

Le troisième socle derrière offre (G 40) une armure bavaroise datée de 1533.

Au quatrième rang sur un piédestal est l'armure (G 117) de François Ier. On dit que l'empereur Charles-Quint l'avait commandée pour ce roi dans le temps où la maison d'Autriche était en paix avec la France, et que, la guerre survenant, elle ne fut jamais remise. Elle figurait au temps des guerres de l'Empire dans la collection d'Ambras à Vienne, d'où on la rapporta alors. Quoique le roi ne l'ait jamais portée, elle n'en est pas moins faite à sa mesure, et permet de se faire une idée de sa grande taille.

A droite de cette armure est une armure (G 53) allemande d'un beau travail, ornée de bandes gravées avec un médaillon à gauche. Devant cette dernière en est une autre (G 13) italienne, également ornée.

Au mur à gauche est un grand bouclier (I 12) ou pavois, tel que les allemands attardés à l'ancienne mode en portaient encore au XVIe siècle. Voici le sens de l'inscription allemande : « L'an du Seigneur 1504, le samedi après le jour de l'élévation de la sainte Croix, lorsque l'empereur Maximilien gagna la bataille contre les Bohémiens devant la ville de Ratisbonne, ce pavois et un drapeau furent pris dans cette ville. »

Après l'armure de François Ier commencent les vitrines, dont la première contient (G 118) un des chefs-d'œuvre de l'art de l'armurerie, doublement précieux pour sa beauté et pour le souvenir historique : c'est l'armure de Henri II, autrefois exposée au musée des Souverains au Louvre. Elle est en fer noirci, ornée de larges bandes où des incrustations d'argent figurent les devises du prince et divers entrelacs. On ne peut voir rien de plus beau quant au dessin, ni rien de plus parfait quant à l'exécution. L'habillement de tête est une bourguignotte; sur le timbre est une couronne de laurier, repoussée, ciselée et dorée.



Armure de Henri II (G 118).

Une vitrine joignant celle-ci contient l'armure (G 119) du roi François II, provenant du musée des Souverains, toute gravée et dorée. Celle (G 120) du roi Charles IX, provenant du même lieu, ornée

de même. Celle de Henri III (G 121), tirée du même musée.

Au mur de gauche est l'armure (G 41) prétendue d'Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, et qui peut-être appartint à Adolphe de Bourgogne, descendant du Grand Bâtard. Les bâtons noueux, emblème de cette maison, sont représentés sur les tassettes.

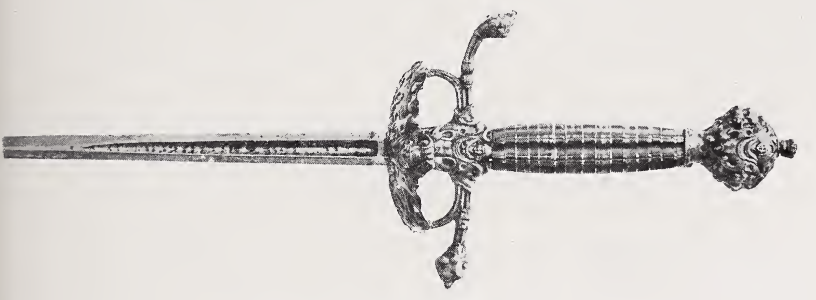
Au-dessus, dans une armoire vitrée (P 396), figurent deux drapeaux de cet archevêque, œuvres merveilleuses du XVIIe siècle.

Sur le socle qui vient ensuite, est une armure d'homme et de cheval (G 124) ayant appartenu à Louis XIII. Autre armure (G 123) de ce prince, provenant de l'ancien musée des Souverains. A droite, armure de Henri IV (G 122) de même provenance. Derrière celle-ci, très belle armure (G 125) de Louis XIV gravée en son milieu d'une Prise de Lille, et tout autour, d'ovales couchés représentant différentes places des Flandres, des combats, des chasses, etc. Cette armure fut offerte au roi par la république de Venise après la conquête des Flandres. Le nom de l'armurier est sur une lame de la braconnière : *Franciscus Garbagnaus Brixiæ fecit 1668*. Elle était autrefois au Musée des Souverains.

Dans la vitrine ensuite est une armure (G 188) d'enfant de la fin du XVe siècle. Autre (G 197) donnée par la ville de Nancy au duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Elle provient du Cabinet de France. Autre (G 196) supposée de

Louis XIV enfant, provenant du même cabinet. Armure (G 190) de jeune homme à décor gravé et couronnes de marquis.

L'autre vitrine contient un casque de parement (H 143) de Henri II. Il est de fer repoussé en ronde bosse à figures ciselé et damasquiné. Un



Épée de François Ier (J 376).

hausse-col (G 249) en argent massif ayant appartenu à Louis XIII, provenant du Cabinet de France. Un des sujets représente le roi recevant l'hommage des quatre parties du monde. Un armet ou casque (H 93) du roi Henri II, décoré de scènes militaires. Une masse d'armes (K 50) du même prince, très belle, entièrement damasquinée d'or avec quelques parties d'argent. L'arbalète (L 115) de Catherine de Médicis : le fût est de bois sculpté d'une très belle exécution.

Dans la même vitrine se voit (J 376) l'épée de François Ier, magnifique pièce dont la monture en cuivre, plaquée d'or et émaillée, porte l'inscription : *Fecit potentiam in brachio suo*. La poignée est en

torsade émaillée rouge et blanc, avec des ornements en or; le pommeau est orné de feuilles d'acanthe et de rinceaux d'une admirable délicatesse. Le nom de l'armurier sur la lame : *Chataldo me fecit*. C'est à tort qu'on regarde cette épée comme celle que le roi rendit à Pavie; sans doute elle fut prise dans sa tente. Napoléon la rapporta de Madrid. L'épée (J 378) de Charles IX donnée par lui au duc de Brissac, dont le nom est gravé sur le pommeau ; ce pommeau seul est du temps. L'épée (J 379) que Henri IV reçut du pape en 1599 à l'occasion de son mariage. Signé : *Peter Munsten*.

La même vitrine contient l'épée (J 381) de ville de Louis XIII, avec ce nom de l'armurier : *De Silvestre Nieto. En Toledo anno 1614*. L'épée (J 380) présentée à Henri IV par la ville de Paris à l'occasion de son mariage; les douze signes du Zodiaque sont gravés en médaillons de nacre sur la lame.

Dans la même vitrine par derrière, une petite épée (J 385) du dauphin Louis XVII, avec poignée et pommeau en agathe, garde et branche en argent doré. L'épée (J. 384) portée par Louis XVI à son sacre; la poignée manque. Enfin des étriers (G 657) de Louis XIV, en cuivre chargé de figurines et de rinceaux, provenant du Cabinet de France. Éperons (G 514) du même roi, magnifiquement ornés : même provenance.

Autre vitrine. Une épée (J 97) italienne décorée de figures, signée *Tomas de Aiola*. Autre (J 96) de même provenance, également magnifique, qu'on

a attribuée à Benvenuto Cellini. Autre (J 95) signée *Federico Piccino*. Une paire d'étriers (G 646) en fer, repercés et ciselés, du XVIe siècle.

Même vitrine. Armure (G 51) italienne du XVIe siècle, ornée de repoussés dorés sur fond noir ou sablé. Ils représentent des figures mythologiques au milieu de rinceaux si beaux que le dessin de cet ouvrage a passé pour être de Jules Romain. Autre armure (G 50) connue sous le nom d'armure aux Lions, à cause des têtes de lion dont elle est ornée en plusieurs endroits; le casque lui-même est une tête de lion; d'autres ornements sont faits de feuilles de vigne en damasquine. Elle provient de la galerie de Sedan. Une rondache ou bouclier (I 62) italien du XVIe siècle, orné en relief de fer noirci sur un fond d'or, provenant du Cabinet de France. Casque



ARMURE ITALIENNE (G 51).

(H 254) orné de même avec une chimère au cimier, de même provenance.

La vitrine qui suit contient le bouclier ou targe (I 7) du roi de Hongrie, Mathias Corvin, provenant du duc d'Istrie. A gauche se voit un trou fait par un carreau d'arbalète.

Un casque (H 255) dit à l'antique, orné d'un sujet sculpté. Derrière se voit un garde-cuisse (G 533) allemand en cuir, peint de deux cavaliers armés. Une muserolle de cheval (G 609) datée de 1567, portant le nom de Hans Schreis. Une masse (K. 47) du temps de Louis XII.

En dépassant la vitrine suivante, on trouve : une bourguignotte (H 149) italienne en forme de tête de dragon, d'une admirable exécution. Un cor ou olifant (H 575) du XIIe siècle en ivoire sculpté, pièce précieuse. Une épée (J 187) allemande avec ces mots : *Me fecit Arnoldt Baverdt Solingen.*

Derrière, un sabre (J 390) qu'on croit avoir appartenu à Stanislas Poniatovski, roi de Pologne, et sur lequel, en souvenir du fameux roi Étienne Batory, a été gravée cette inscription : *Stephanus Batoreus rex Poloniæ A. D., 1575* : beaux ornements. L'épée (J 389) de Charles XII avec cette devise : *Soli Deo gloria* ; le roi la portait à Bender ; elle a été donnée en présent à Napoléon III par le roi de Suède.

Dans la deuxième vitrine ensuite est une poire à poudre (M 2082) en tôle stuquée, du XVIIe siècle, ornée d'une Chasse aux lions en cuivre. Autre (M 2038) du XVIe siècle en velours rouge (remplacé)

avec des ornements de cuivre. Une cartouchière (M 2140) en fer repoussé et ciselé, très fine, représentant Vénus chez Vulcain.

Autres salles. — Dans la petite salle à droite au bout de la galerie, se voit, au mur de gauche, un bouclier (I 4) de siège du commencement du XVIe siècle, un plastron (G 326) italien de l'époque de Henri IV, et une bourguignotte (H 155) à sujets qu'accompagnent des Satyres, d'un travail de ciselure admirable.

En sortant par la porte au fond de la galerie et traversant le corridor, on aborde la collection des petits modèles d'artillerie.

Ces petits modèles, depuis le milieu du XVIIe siècle, sont authentiques et remontent à l'époque même où les pièces qu'ils représentent étaient en usage. Dans l'origine on les conservait à la Bastille, en vertu d'une disposition prise par le maréchal d'Humières en 1685. Une console d'un parfait travail, au fond de la deuxième salle, qui porte quelques-uns de ces modèles, a été apportée de la Bastille où elle servait déjà à cet usage.

Sur la table au milieu de la première salle, on voit dix-sept canons (O 29 à 37) fondus à Nuremberg en 1683, aux armes écartelées de France et Dauphin, avec un dauphin pour anse et le bouton de culasse en pomme de pin. Un obusier (O 38) aux mêmes armes, l'anse en dauphin pour bouton de culasse. Cinq mortiers (O 43, 44) aux armes de France, une tête de fauve servant de bassinet.

Quatre canons (O 45 à 48) aux armes du duc du Maine avec cette inscription : *Béranger de Faliza Douai, 1679*. Un canon (O 30) à bourrelet sculpté et décoré d'une gerbe de foudre avec cette devise : *Ratio ultima regum*. Neuf canons et un mortier (O 55 à 64) aussi du duc du Maine, orné dans le même genre.

Sur la console de la Bastille, dans la deuxième salle, sont des modèles de canons étrangers (O 338 à 356), d'un beau dessin et d'une parfaite ciselure.

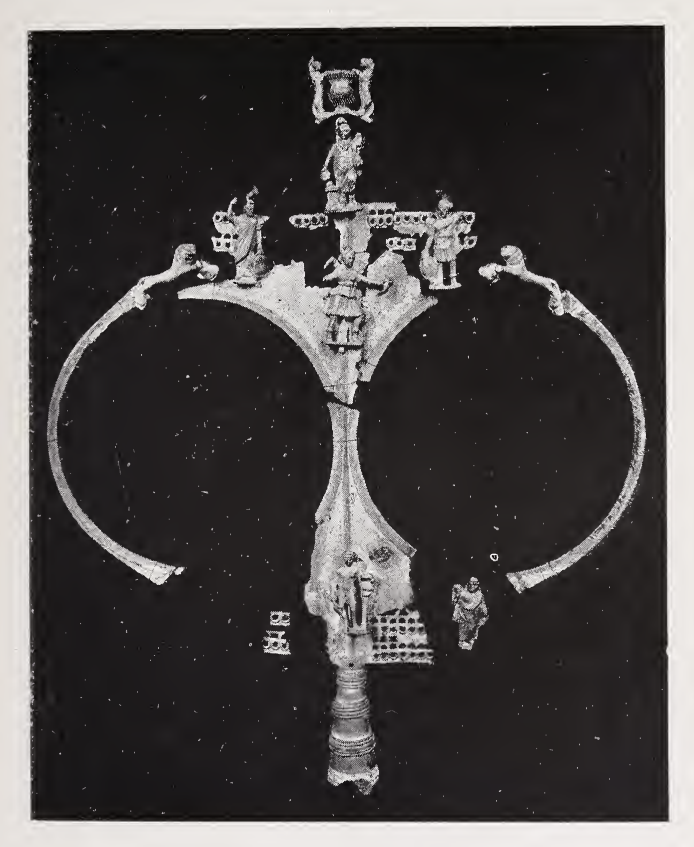
En suivant le corridor qui fait face à l'entrée du musée sur la cour, on trouve la salle Orientale, où sont diverses curiosités chinoises et indiennes.

Au fond sous verre est l'habit de guerre (G 749) de l'empereur de la Chine, d'une grande magnificence, pris au Palais d'Été en 1860. Dans la deuxième vitrine à droite est un casque (H 445) de Bajazet II, richement damasquiné en or. Auprès, une poire à poudre (M 2349) de vermeil, imitation orientale de l'art français du XVII[e] siècle. Dans la troisième vitrine à gauche un carquois (L 226) turc ciselé, enrichi de pierreries. Un carquois (L 258) en velours rouge avec des ornements d'argent.

La galerie au fond de cette salle à gauche conduit à la salle dite Moderne.

Cette salle contient dans une vitrine à gauche (G. 618) un admirable tapis de selle brodé de Louis XIV, et un carquois de même, provenant du duc de Bourgogne, son petit-fils. Une selle (G 624) du roi Louis XVI, en velours rouge brodé à tro-

phées, provient du Garde-meuble. Vis-à-vis est



Enseigne de légion romaine (C 78).

une selle (G 626) de Charles X, de même provenance, décorée de grosses broderies d'or.

Plus loin sont quatre selles prises par Napoléon sur les Mameluks en Égypte. Aux murs sont des

bâtons des anciens maréchaux, en velours bleu de roi fleurdelysé.

En revenant par la galerie parallèle à la première, qui contient les armes romaines, on trouve au bout de cette galerie, dans une vitrine au milieu, face aux fenêtres (C 78), une pièce unique en Europe. C'est une enseigne de légion romaine en bronze, ornée de figures mythologiques. Philippe Lebas l'a rapportée de l'Archipel, et Napoléon III l'a donnée au musée.

De l'autre côté de la salle orientale sur le pignon du mur entre les deux galeries, sont les parties rangées en panoplie (G 668) d'un magnifique harnachement du temps de Louis XV.



Bourguignote de Parement.
(H 155)



Musée de l'Armée. — Galerie des Uniformes.

VI

AUTRES MUSÉES ET ESPLANADE

Le musée Historique de l'Armée contient diverses pièces intéressantes pour le souvenir. Les plus importantes, exposées dans l'ancien réfectoire de gauche, se rapportent à Napoléon. Ce sont : le cercueil de Sainte-Hélène, le petit chapeau porté dans la campagne de France, une des redingotes grises, l'habit que l'empereur portait à Marengo, des pistolets à son usage, une cuirasse fracassée prove-

nant de Waterloo, deux vitrines de trophées conquis sur l'ennemi.

Au premier étage au-dessus, la salle Louvois expose la cassette de voyage laissée par Napoléon



Musée de l'Armée. — Salle d'Assas.

à Schonbrun en 1809, autrefois exposée au Musée des Souverains, la selle d'apparat et le lit de campagne de l'empereur.

Dans une salle voisine se voient plusieurs objets à son usage rapportés de Sainte-Hélène, entre autres un banc de repos, auxquels on a joint le masque funéraire en plâtre du conquérant.

Le musée Ethnographique et les costumes de guerre sont au-dessus du musée d'Artillerie. Ces

derniers sont en partie restitués. Le musée Ethnographique se compose d'objets rapportés de différents pays. On y voit l'attirail complet des différentes sortes de sauvages dressé sur des



Une salle du Musée Ethnographique.

mannequins et parfaitement décrit dans le catalogue que le musée met en vente.

On ne peut finir cette description sans dire un mot de l'Esplanade qui fait le point de vue de l'hôtel du côté de la rivière. Robert de Cotte en a le premier fait le plan. Elle avait autrefois des gazons, qu'on a supprimés, et Louis XVIII l'avait ornée d'une fontaine dessinée par Trepsat, à la jonction de la rue Saint-Dominique.

Il est remarquable qu'on sentit dès ce temps-là l'avantage qu'il y avait à procurer aux Champs-Élysées la vue de l'Hôtel des Invalides. Une percée fut conduite de l'autre côté de la rivière à travers les arbres de cette promenade, en prolongement de l'Esplanade, jusqu'à l'avenue principale. Cette échappée, depuis interceptée par l'ancien Palais de l'Industrie, s'est trouvée rétablie en 1900, quand fut élevé le pont Alexandre et tracée la nouvelle avenue.

Il est fâcheux qu'un commencement de mutilation de l'esplanade ait accompagné ce renouveau, par l'effet de la gare construite en cet endroit, et plus fâcheux encore que depuis lors l'esplanade n'ait presque pas cessé de disparaître sous les baraques invariablement fort laides de diverses expositions. En notant ce point malheureux, il ne sera pas inutile de rappeler que la première exposition des produits de l'industrie française, prélude d'un si grand nombre d'autres, eut lieu précisément en cet endroit, en 1806, sous des portiques dressés le long de la promenade.



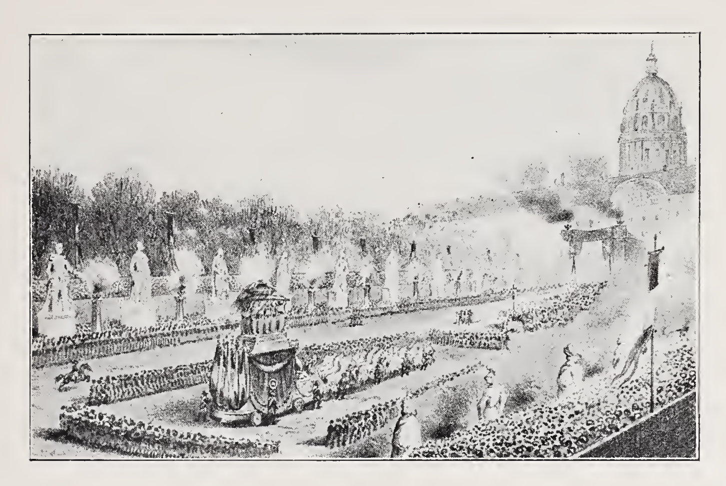
Photo Neurdein.

GRILLE DE L'HÔTEL DES INVALIDES.

TABLE DES GRAVURES

Vue des Invalides du côté de la place Vauban 5
Les vieux canons du côté de l'Esplanade 9
Coupe du premier projet de l'Eglise du Dôme 11
Projet d'une place pour l'Eglise du Dôme aux Invalides, par Mansard. 15
L'ancien Réfectoire des Invalides aujourd'hui Musée d'Artillerie, d'après la gravure de Lepautre. 17
Vue cavalière de l'Hôtel des Invalides, d'après la gravure de Lucas. 23
Façade des Invalides (du côté de l'Esplanade), par Libéral Bruant. 25
Statue d'esclave par Desjardins, provenant de la place des Victoires. 26
Statue d'esclave par Desjardins, provenant de la place des Victoires 27
Portail de l'Hôtel des Invalides du côté de l'Esplanade. Sculpture de Guillaume Coustou. 29
La Cour Royale aux Invalides, par Libéral Bruant 31
Portiques de la Cour Royale aux Invalides. 32

Cour intérieure de l'Hôtel des Invalides (Musée d'Artillerie). 33
Intérieur de l'Eglise des Soldats 36
Chaire de l'Eglise des Soldats 37
Vue de l'Eglise du Dôme, par Mansard 39
Vue de l'Eglise du Dôme à l'intérieur, par Mansard . . . 41
Entrée de la chapelle de la Vierge, par Mansard. 43
Pendentif de la coupole par Lafosse. 47
Chapelle Saint-Ambroise, par Mansard. 49
Saint-Louis dans la gloire, peinture de la coupole par Lafosse, d'après la gravure de Cochin. 51
Apparition de Jésus-Christ à saint Grégoire, par Corneille (ancienne peinture de la chapelle Saint-Grégoire), d'après la gravure de Cochin 57
Le Christ portant sa croix par Michel-Ange Slodtz, d'après Michel-Ange. (Chapelle Saint-Grégoire) 58
Ancienne Chapelle de la Vierge dans l'Eglise du Dôme, d'après la gravure de Lucas 59
Tombeau de Turenne aux Invalides, par Lebrun, Tuby et les frères Marsy 61
Pavé de l'Eglise du Dôme, par Lespingola, Fontenay et Audran, d'après la gravure de Lucas 63
Tombeau de Napoléon, par Visconti. 67
Vierge par Pigalle maintenant à Saint-Eustache. 68
Vue générale du Musée d'Artillerie. 71
Chanfrein (G 597). 73
Hausse-col de Louis XIII (G 249). 75
Armure de Henri II (G 118) 79
Épée de François Ier (J 376) 81
Armure italienne (G 51) 83
Enseigne de Légion romaine (C 78) 87
Bourguignote de Parement (H 155) 88
Musée de l'Armée. — Galerie des Uniformes 89
Musée de l'Armée. — Salle d'Assas. 90
Une salle du Musée Ethnographique 91
Grille de l'Hôtel des Invalides 93
Cérémonie du Retour des Cendres, d'après une gravure du temps. 95
Un Invalide 96



CÉRÉMONIE DU RETOUR DES CENDRES,
d'après une gravure du temps.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

I. — **Historique** 9

II. — **Description de l'Hôtel** 22

III. — **L'Église des Soldats** 35

IV. — **L'Église du Dôme** 38

La coupole 46
Première chapelle ronde : Saint-Augustin 52
Chapelle Sainte-Thérèse 54
Deuxième chapelle ronde : Saint-Ambroise . . . 54
Le chœur 55
Troisième chapelle ronde : Saint-Grégoire 56
Chapelle de la Vierge 60

Quatrième chapelle ronde : Saint-Jérôme 60
Tombeau de Napoléon. 65

V. — **Le Musée d'Artillerie** 69
Galerie ou réfectoire de droite. 69
Galerie ou réfectoire de gauche. 77
Autres salles. 85

VI. — **Autres musées et Esplanade**. 89

Table des gravures. 93



Photo Neurdein.

UN INVALIDE.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r



IMPRIMER
CH. HÉRISS
:: ÉVREUX